LE CERCLE DES ORCHIDÉES

POLICE et MYSTÈRE

Le Volume Complet 50 cs

J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS

PHOTO STUDIO PIAZ

CH258

Le cercle des orchidées

ROMAN POLICIER INEDIT

par CLAUDE VALMONT

5 €

PP1743P

I

LUGUBRE DÉCOUVERTE

Ce matin-là, lorsque Fred Dalvi s'éveilla vers onze heures du matin comme de coutume, il fut stupéfait et angoissé de ne pas trouver à côté de lui sa compagne, Lirza, la jolie chanteuse qui obtenait chaque soir un si vif succès au Cabaret du Moulin-Vert.

Habituellement, ils rentraient ensemble après la fermeture de l'établissement, où lui-même remplissait l'office de barman; mais la veille, ou plutôt le matin de ce jour, puisque le Cabaret du Moulin-Vert ne fermait guère que vers quatre ou cinq heures du matin, il avait dû rejoindre un copain qui l'attendait pour un des nombreux trafics auxquels ils se livraient de compagnie. Il avait donc laissé Lirza rentrer avec un musicien qui occupait l'appartement situé sur le même palier que le leur. Ce musicien, Marc Persam-

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

P. et M. 214.

bot, travaillait dans un établissement de nuit proche du Moulin-Vert, si bien que presque chaque soir, Fred, Lirza et Marc regagnaient leur logis tous trois ensemble.

Lorsque Fred était rentré et qu'il n'avait pas trouvé Lirza, il avait pensé que sans doute l'on avait demandé à la divette de chanter pour quelques clients attardés, ainsi que cela arrivait quelquefois et, sans s'inquiéter davantage, il s'était paisiblement endormi.

Lorsque Lirza rentrait plus tard que lui, il arrivait parfois qu'il ne se réveillât point. Ne la voyant pas à ses côtés, il se demanda tout d'abord si la jeune femme, ayant eu une course à faire dans la matinée, ne serait pas repartie sans qu'il l'ait entendue. Mais il se rendit bientôt compte qu'une telle supposition était invraisemblable.

En effet, les vêtements de scène de la chanteuse ne se trouvaient pas dans l'appartement, tandis que sa robe de ville était dans l'armoire.

Il était de toute évidence que Lirza n'était pas rentrée et une douloureuse inquiétude étreignit le cœur de Fred. Sa première idée fut de se rendre chez ses voisins de palier et de demander au musicien Marc Persambot s'il était bien rentré en compagnie de Lirza.

Il enfila un pyjama et sonna à la porte de ses voisins. Il dut sonner et frapper avec insistance pour que l'huis timidement s'ouvrit.

— Qu'est-ce qu'il y a? Que voulez-vous? demanda une voix ensommeillée.

— Je veux parler à Marc, dit le jeune homme nerveusement.

— Marc? Il doit être dans sa chambre. Mais je vous préviens qu'il est toujours de fort méchante humeur quand on vient le réveiller.

— Il faut que je lui parle de suite, dit Fred en pénétrant dans l'antichambre.

— Allez le voir, fit Hélène Persambot. Mais ne vous plaignez pas si vous êtes mal reçu. Moi je vous ai prévenu et je m'en lave les mains! Tant pis pour

vous! Mais surtout n'entrez pas dans le salon. On en a fait la chambre de ma marraine qui est venue passer quelques jours avec nous...

Sans répondre, Fred s'engagea dans le corridor qui conduisait à la chambre de Marc, tandis qu'Hélène, peu satisfaite d'avoir été dérangée, regagnait sa chambre. Elle y était à peine entrée que Fred faisait irruption chez elle en s'écriant :

— Marc n'est pas dans sa chambre!

— Qu'est-ce que vous me racontez là? Vous êtes fou!

— Allez voir!

— Il est peut-être en train de faire sa toilette, fit la jeune femme sans s'émouvoir.

— Je l'ai appelé, j'ai ouvert toutes les portes, sauf celle du salon; il n'est nulle part.

— Alors il est peut-être dans le salon auprès de ma marraine. Je vais aller le chercher. Attendez-moi dans ma chambre, je vous l'envoie de suite.

Les quelques secondes que Fred Dalvi passa seul lui parurent interminables... Soudain il vit réapparaître Hélène bouleversée. Elle était agitée d'un tremblement nerveux qui lui faisait claquer des dents et la rendait incapable de prononcer un mot.

— Qu'est-ce que vous avez? s'écria Fred.

— C'est... abomi... nable... Oh! Oh!

— Quoi? Qu'est-ce qu'il y a?

Et comme Hélène était dans l'impossibilité de donner une explication, Fred bondit dans le salon afin de savoir ce qui se passait...

Ce fut à son tour d'être épouvanté... La marraine de la jeune femme, Amélie Farémine, gisait sur son lit, la tempe trouée d'une balle. Un revolver était tombé à terre auprès du lit.

La femme était encore toute habillée, enveloppée d'une cape de fourrure.

Il n'y avait aucune trace de lutte dans la pièce. Quelques tiroirs étaient ouverts et quelques effets en désordre : mais on eût dit une chambre dans laquelle une femme venait de se livrer aux soins de

sa toilette plutôt qu'une pièce révélant la visite de malfaiteurs.

Fred Dalvi, déjà angoissé par l'inexplicable disparition de sa compagne, eut l'impression, en voyant le corps sans vie d'Amélie Farémine, d'être projeté dans le drame comme il aurait été précipité au fond d'un gouffre.

Atterré, il s'en fut rejoindre Hélène qui s'était laissée tomber dans un fauteuil et semblait presque privée de connaissance. Il la fit revenir à elle en lui frottant les tempes avec de l'eau de Cologne.

Tous deux se regardèrent, terrifiés.

— Alors Marc n'est pas rentré? se décida à dire Fred.

— Mais je n'en sais rien... Que voulez-vous que je sache? gémit la jeune femme.

— Vous ne l'avez pas entendu?

— Quand il arrive très tard, je ne l'entends jamais. Il va directement dans sa chambre.

— Vous n'avez rien entendu cette nuit?

— Absolument rien. Lorsque je suis rentrée, tout semblait normal. En tout cas, je n'ai rien remarqué. La clef que j'avais prêtée à ma marraine était accrochée dans l'antichambre, ce qui m'indiquait qu'elle était présente. Comme il n'y avait pas de lumière chez elle, je me suis bien gardée de la déranger. J'étais très fatiguée et même assez souffrante d'une migraine dont plusieurs cachets n'avaient pu me soulager. Je me suis jetée dans mon lit et endormie d'un sommeil de brute. C'est vous qui m'avez réveillée tout à l'heure en sonnant...

— Et Lirza! Et Marc, que sont-ils devenus?

Fred et Hélène se regardaient, désemparés... Tout à coup, Fred, désignant une enveloppe qui se trouvait sur la cheminée, demanda :

— Qu'est-ce que c'est que cette lettre?

— Quelle lettre?

Fred prit l'enveloppe et la tendit à Hélène qui l'ouvrit nerveusement en disant :

— Mais c'est l'écriture de Marc...

Après avoir pris connaissance des quelques lignes hâtives qui y étaient tracées, elle tendit la lettre sans mot dire à Fred qui lut :

« Tu ne m'en voudras pas trop, Hélène... Je sais que tu te consoleras aisément... Nous ne nous entendions plus... Pourquoi prolonger cette expérience... Nous partons, Lirza et moi... Je te demande pardon de n'avoir pas su te rendre heureuse... Sans doute n'étions-nous pas faits pour nous comprendre... »

— Ah! les s.....! s'écria Fred. C'est du propre! Elle est jolie, la surprise qu'ils nous ménageaient! Mais c'est moi qui suis un imbécile! J'aurais dû m'en douter, de toutes leurs manigances! Mais je me vengerai! Je vous jure qu'ils ne l'emporteront pas en paradis! Mais vous ne dites rien, vous, Hélène! Vous avez l'air de trouver cela tout naturel!

— Que voulez-vous que je dise! gémit Hélène. Le sort m'accable! Ma marraine assassinée! Marc parti!

— Vous vous en doutiez, vous, du coup qu'ils nous préparaient, ces cochons-là?

— Je m'en doutais, sans m'en douter! Je voyais bien qu'ils avaient ensemble un tas de manigances, comme vous dites! Mais je ne croyais pas qu'ils se seraient enfuis comme des voleurs!

— Comme des voleurs, répéta Fred avec intention. Vous ne croyez peut-être pas si bien dire!

— Pourquoi?

— Parce que je me demande s'ils avaient de l'argent pour s'en aller. Lirza, elle, n'a pas un sou, je le sais, puisque c'est moi qui gardais toujours la caisse. Dès qu'elle avait touché ses cachets, elle me les remettait. Je sais donc qu'elle n'a pu disposer d'un centime. Quant à Marc...

— Marc n'a pas d'argent, fit Hélène d'une voix sourde. Ses misérables appointements de musicien il

me les remettait toujours intégralement et je vous jure que ce n'est pas avec cela que je pouvais faire marcher le ménage! Même en y ajoutant ce que je gagne, on n'arrivait jamais, chez nous, à joindre les deux bouts et si je n'avais pas eu ma pauvre marraine qui était toujours là pour m'aider quand j'avais besoin d'elle, je ne sais comment je m'en serais tirée!

— Elle était riche, votre marraine?

— Sans être riche, elle avait un peu d'argent. Puis elle se livrait à un tas de combines. Elle était entre autres, associée avec un bonhomme qui prête à gros intérêts. Cela lui rapportait pas mal.

— Et c'est vous qui héritez d'elle? demanda Fred.

— J'ai toutes les raisons de le supposer, fit la jeune femme. Elle n'avait plus personne de sa famille et elle m'a toujours dit que je serais son héritière... Mais c'est affreux de parler de toutes ces questions tandis que le cadavre encore chaud est à côté de nous, fit Hélène avec une indignation qui n'était pas jouée. Nous n'avons même pas fait appeler un médecin! A quoi pensons-nous?

— Vous pouvez faire appeler le commissaire de police, dit Fred avec flegme, mais non pas un médecin qui n'aurait, croyez-moi, rien à faire auprès d'un macchabée! Votre chère marraine est bel et bien passée de vie à trépas et vous pouvez d'ores et déjà vous considérer comme une riche héritière. Permettez-moi de vous en féliciter!

— Oh! je vous en prie, Fred!

— Qu'y a-t-il de mal à ce que je vous présente mes félicitations!

— En un pareil moment, le mot est affreux!

— Ne faisons pas de sensiblerie et surtout pas d'hypocrisie! Ce n'en est pas l'heure! Pour l'instant nous pouvons nous donner la main tous les deux, puisque nous sommes aussi cocus l'un que l'autre, d'une part. et que, d'autre part, je pense que nous pouvons avoir tous deux les plus gros ennuis au sujet de ce cadavre que nous venons de découvrir.

— Pourquoi?

— Vous supposez bien que la police va faire une enquête! Y a-t-il suicide? Y a-t-il assassinat? Et en ce dernier cas, quel est l'assassin? Lorsqu'un crime a lieu dans votre appartement, vous devez vous attendre à certains embêtements! Et, si vous voulez mon avis, eh bien! il me semble que nous devons nous précipiter chez le commissaire de police, car nous n'avons même que trop tardé!

— Allez-y tout seul, Fred. Il n'est peut-être pas indispensable que j'y aille avec vous.

— Cela me paraît au contraire nécessaire! Habillez-vous vivement et venez!

Docile, toujours prête à accepter l'autorité de ceux qui s'arrogeaient sur elle un droit quelconque, Hélène s'habilla rapidement et accompagna Fred Dalvi au commissariat.

Celui-ci paraissait plus empressé vis-à-vis d'elle qu'il ne l'avait jamais été. Il lui prit le bras affectueusement en disant :

— Ma pauvre Hélène, nous n'avons vraiment pas de chance et j'ai bien peur que nous supportions les conséquences des bêtises des autres!

Hélène ne répondit pas; mais elle éprouva un certain réconfort à n'être pas seule et à sentir auprès d'elle un appui en ces pénibles moments.

II

ÉNIGME

Le secrétaire du commissaire de police qui avait accompagné Fred et Hélène dans l'appartement du drame, pénétra avec eux dans la chambre tragique. Il se pencha précautionneusement sur le corps d'Amélie Farémine en prenant bien garde de ne déranger quoi que ce soit ni de toucher à aucun objet.

— Il est préférable, dit-il, de ne rien déplacer avant l'arrivée du commissaire et du laboratoire de police. Ils ne sauraient tarder... On a sonné... les voici sans doute...

Ce n'était que la concierge de l'immeuble, une petite femme boulotte, courte sur pattes qui donnait les signes les plus visibles d'une émotion intense.

— Qu'est-ce que j'apprends, madame, s'écria-t-elle en s'adressant à Hélène. Votre marraine a été assassinée dans l'appartement! Mais c'est affreux! c'est abominable! Une si digne femme, si polie et si charmante avec tout le monde! Quelle histoire, mon Dieu! quelle histoire!

Et s'approchant du corps inanimé d'Amélie Farémine, la concierge, à la fois terrorisée et curieuse. semblait vouloir satisfaire sa passion de scandale et d'aventure.

— Je vous en supplie, madame, ne touchez à rien,

pria le secrétaire du commissaire de police. Vous rendriez toute constatation impossible!

— Mais je ne touche à rien! Soyez tranquille! Je connais mon devoir! Ce n'est pas la première fois qu'un drame a lieu dans un immeuble que j'ai mission de garder! Vous n'allez pas m'apprendre mon métier, je suppose.

Un coup de sonnette interrompit le bavardage de la bonne femme. C'était le service de l'identité judiciaire qui arrivait en même temps que Sétanvin, le commissaire de police qui commença aussitôt son enquête, tandis que l'on procédait aux constatations d'usage.

La première préoccupation des experts fut de fixer l'état des lieux, autrement dit de faire prendre des photographies représentant les divers points de vue, les aspects multiples de la scène et d'en lever un plan coté.

— Madame, dit le commissaire, s'adressant à Hélène, je vous demanderai de passer avec moi dans cette pièce et de me dire tout ce que vous savez du drame. Vous êtes rentrée, m'avez-vous indiqué tantôt, à deux heures du matin?

— Oui, monsieur le commissaire, j'ai été directement dans ma chambre et me suis couchée aussitôt.

— La porte de l'appartement était-elle fermée à clef?

— Oui, parfaitement, elle l'était. La clef était accrochée dans l'antichambre à sa place habituelle.

— Et vous n'avez pas eu l'idée d'aller dans la chambre de la victime?

— Pourquoi l'aurai-je dérangée? D'ailleurs j'étais assez souffrante et ne songeais qu'à me coucher.

— Habituellement, alliez-vous la voir en arrivant?

— Cela dépend. Quand il y avait de la lumière dans sa chambre, j'allais lui dire bonsoir et bavarder quelques instants avec elle. Autrement, je ne la réveillais pas.

— Et votre mari n'était pas couché?

— Il ne rentre jamais avant quatre ou cinq heures

du matin, puisqu'il est musicien dans un établissement de nuit.

— Et vous-même, madame, quelles sont les occupations qui vous retiennent dehors la nuit?

— Je suis caissière dans un cinéma des boulevards.

— Et vous ne vous êtes pas étonnée de ne pas voir rentrer votre mari?

— Mais, monsieur le commissaire, comment aurais-je su qu'il n'était pas présent, puisque c'est M. Fred Dalvi qui m'a réveillée en sonnant à la porte, ainsi que je vous l'ai dit tout à l'heure, au commissariat. D'ailleurs nous n'occupons pas la même chambre. Par conséquent, lorsque mon mari rentre, je n'en sais rien. Il ne veut même pas qu'on le dérange et le matin je ne vais jamais dans sa chambre avant d'être certaine qu'il soit réveillé.

Le commissaire interrompit son interrogatoire afin de consulter les notes que prenait son greffier. Puis il reprit :

— En somme, vous viviez tous les trois dans cet appartement sans vous préoccuper de ce que vous faisiez les uns les autres?

— Durant la nuit, évidemment, puisque nous avions chacun nos occupations.

— Mme Farémine occupait donc, elle aussi, un emploi pendant la soirée?

— Oh! non. Elle n'était que de passage à Paris et il n'y avait guère qu'une quinzaine de jours qu'elle demeurait avec nous. Mais elle sortait tous les soirs et ne rentrait qu'assez tard.

— Que faisait-elle?

— Elle était entièrement libre et je n'avais pas à contrôler ses actes. Je pense qu'elle allait au théâtre, au cinéma ou bien chez des amis.

— Elle avait beaucoup d'amis à Paris?

— Oui, elle avait d'assez nombreuses relations relations d'agrément ou relations d'affaires.

— Quelles affaires faisait-elle?

— Je crois qu'elle était associée avec un agent

d'affaires qui s'occupait de prêts hypothécaires et de vente de fonds de commerce.

— Connaissez-vous le nom de cet agent?

— Non, je ne le lui ai jamais demandé. Ma marraine n'aimait pas à parler de ses affaires. Elle se montrait très généreuse à mon égard, mais elle n'aimait pas à être questionnée sur ce qu'elle faisait.

— Elle était riche?

— Tout ce que je sais, c'est qu'elle vivait largement, qu'elle voyageait beaucoup et qu'elle me venait souvent en aide.

— En somme, vous n'avez aucun soupçon sur qui que ce soit?

— Comment voulez-vous, monsieur le commissaire, que je puisse soupçonner quelqu'un!

— Et dans le cas où l'éventualité d'un suicide pourrait être envisagée, ce que le médecin légiste nous dira, seriez-vous d'avis que Mme Farémine était une femme capable de se donner volontairement la mort?

— Je ne le crois pas. Ma marraine était une personne gaie, pleine d'activité, adorant la vie. Elle possédait au surplus une excellente santé et un caractère des plus heureux.

— N'avez-vous pas eu connaissance qu'elle ait éprouvé des pertes d'argent?

— Je ne le crois pas. Elle m'avait même dit qu'elle venait de faire une bonne affaire, sans préciser de quoi il s'agissait.

— Avait-elle l'habitude de garder de l'argent liquide par devers elle?

— Je ne peux pas savoir.

— Elle aurait eu une somme importante ici, en espèces, que vous n'en auriez rien su?

— Certainement non. Je vous répète que Mme Farémine faisait ce que bon lui semblait sans avoir de compte à rendre à personne.

Le commissaire réfléchit quelques instants, puis déclara :

— Madame, je vous remercie, je n'ai pas d'autres questions à vous poser pour l'instant.

Il passa ensuite à l'interrogatoire de Fred Dalvi qui commença par répondre qu'il ignorait tout de l'assassinat de Mme Farémine, mais qui voulut ensuite donner à entendre qu'il en savait plus long qu'on ne pouvait le penser. Enervé par ses réticences, par son air avantageux, par sa façon de suggérer quelque chose, puis de le nier aussitôt après, le commissaire Sétanvin finit par lui dire :

— Enfin, monsieur, je ne sais quel jeu vous jouez et je vous avertis qu'il n'est pas l'heure de plaisanter. Ou vous savez quelque chose, ou vous ne savez rien. Si vous savez quelque chose, vous devez le dire à la justice et ne pas laisser nos recherches s'égarer si vous pouvez nous mettre dans la voie de la vérité. Dans le cas contraire, il est inutile que vous me fassiez perdre mon temps en paroles vaines.

— Cependant, monsieur le commissaire, insista Fred, je peux avoir des soupçons et ne pas me croire en droit de porter une accusation précise. C'est une question de conscience et il me semble que vous ne pouvez y trouver à redire. C'est délicat d'accuser quelqu'un, d'autant plus que mes soupçons ne reposent que sur des impressions.

— Ce ne sont pas des impressions que je vous demande, ce sont des faits.

— Alors, monsieur le commissaire. considérez que je ne vous ai rien dit. Je ne vous cache pas cependant que je serais bien heureux de savoir où se trouve mon amie, Mlle Lirza, chanteuse, qui m'a bel et bien faussé compagnie sans crier gare.

— Cette question n'a rien à voir avec l'assassinat de Mme Farémine. Nous sommes ici pour rechercher un meurtrier et non pas pour courir après de jeunes personnes qui ont cru bon de faire une fugue!

— Pourtant si cette fugue avait une corrélation directe avec le meurtre dont vous cherchez l'auteur?

— Voudriez-vous dire que vous accusez Mlle Lirza d'être l'assassin?

— Pas elle, mais peut-être son partenaire...
— Qui appelez-vous son partenaire?
— Celui avec qui elle s'est enfuie.
— Vous le connaissez?
— Je crois le connaître.
— Et qui est-ce?
— J'ai toutes les raisons de penser qu'il n'est autre que M. Marc Persambot.
— Le mari de Mme Hélène Persambot?
— Lui-même.
— Que ne le disiez-vous plus tôt? Vous êtes certain qu'ils sont partis ensemble?
— Pour en être certain, j'en suis certain.
— Et, d'après vous, pour quelle raison Marc Persambot aurait-il commis ce crime?
— Je ne veux pas dire qu'il a commis ce crime, mais simplement qu'il n'avait pas d'argent, que Mme Farémine en avait et que pour partir en voyage avec une femme, il faut avoir quelques fafiots devant soi. Il peut être bien tentant de prendre de l'argent à une femme qui ne peut pas se défendre, et, dans la lutte, on ne sait pas ce qui peut arriver...
— Au cours d'une lutte, on ne tue pas son adversaire d'un coup de revolver dans la tempe. Dans le cas qui nous occupe, il ne peut s'agir que d'un coup porté par surprise... à moins encore qu'il ne s'agisse tout simplement d'un suicide. Le revolver trouvé auprès du cadavre justifie cette hypothèse. Seul le rapport du médecin légiste pourra nous éclairer à ce sujet.

Après avoir procédé à l'interrogatoire de la concierge qui affirma que Mme Farémine était rentrée vers minuit, le commissaire conféra avec les deux inspecteurs de la police judiciaire qui venaient d'arriver et leur enjoignit de compléter son enquête par certains renseignements.

Le médecin légiste vint ensuite procéder aux constatations. Il expliqua qu'il ne pouvait se prononcer sur l'heure probable de la mort avant d'avoir procédé à l'autopsie du cadavre; mais il fit remarquer

qu'on ne pouvait retenir l'hypothèse du suicide, étant donné que la blessure qui avait entraîné la mort se trouvait du côté gauche.

Après que les scellés furent mis sur la chambre du drame, le commissaire, son secrétaire et les inspecteurs se retirèrent après avoir prié Hélène et Fred Dalvi de bien vouloir se tenir à leur disposition pour tous renseignements complémentaires qui seraient jugés utiles.

III

IDYLLE

A bord du bateau qui les emmenait vers Alger, Marc Persambot et Lirza goûtaient la volupté d'une existence nouvelle et de s'aimer en toute liberté. Cela leur semblait si doux qu'ils avaient l'impression de faire un beau rêve et qu'il leur venait la crainte de se réveiller et de retomber tout à coup dans leur vie d'autrefois.

Depuis si longtemps, ils éprouvaient l'un pour l'autre un sentiment si ardent et si exclusif, que rien au monde ne comptait plus pour eux que leur amour. Cela s'était fait lentement, insensiblement... Et puis un beau jour ils avaient compris qu'il leur était désormais impossible de s'astreindre à demeurer avec des êtres qu'ils n'aimaient pas et ils avaient pris la décision de s'enfuir.

A vrai dire, ils n'avaient jamais fait que subir l'un

et l'autre une destinée qui leur paraissait de jour en jour plus lourde et qui avait fini par leur devenir intolérable.

Le soir où Fred Dalvi, absorbé par ses mystérieuses occupations, les avait laissés ensemble, ils avaient eu la brusque révélation du bonheur qui pouvait être le leur s'ils savaient le saisir. En même temps, cette pensée s'était imposée à leur esprit, si bien que lorsque l'un d'eux avait formulé l'idée de départ, il n'avait fait qu'exprimer à haute voix ce que tous deux pensaient tout bas et la chose leur avait semblé aussi naturelle que s'ils l'avaient examinée et discutée de longue date.

Leur décision fut aussitôt prise et ils n'eurent plus qu'à examiner les moyens de mettre leur projet à exécution. Quelque difficile que la réalisation pût en paraître au premier abord, il était évident qu'aucun obstacle à présent ne pourrait les arrêter. Ils étaient décidés à partir, à vivre dorénavant ensemble au mépris de tout scrupule, de toute considération et de toute loi. Rien n'entraverait leur plan, pas même la question vitale qui aurait pu les faire sérieusement réfléchir et qui était la question d'argent.

A eux deux, ils ne possédaient que quelque menue monnaie et il ne leur serait même pas possible de toucher les cachets dont l'établissement qui les occupait leur était redevable, puisqu'ils quitteraient Paris tout à l'heure.

Cependant ils ne mettaient pas plus en doute leur départ que s'ils avaient eu dans leur poche tout l'argent nécessaire. Ils ne se demandaient pas comment ils se procureraient le nerf de la guerre, puisqu'ils savaient qu'en tout état de cause, et malgré les difficultés qui pourraient surgir, ils arriveraient à se le procurer.

On eût dit des somnambules qui marchaient dans leur rêve hypnotique sans se rendre compte de la réalité. Aucun danger ne pouvait arrêter les hallucinés qu'ils étaient devenus. A sa compagne qui l'écoutait avec une fervente confiance, Marc expliqua

que la marraine de sa femme, Amélie Farémine, devait avoir ces jours-ci des sommes importantes à sa disposition. Elle ne refuserait certainement pas de lui prêter une dizaine de mille francs. C'était une femme généreuse, qui comprenait les choses et que de vaines considérations ne troubleraient pas...

Et Marc Persambot, à quatre heures du matin, était retourné dans son appartement, tout à la fois pour aviser Hélène de son départ et pour solliciter de Mme Farémine le prêt d'argent qui lui était indispensable, tandis que Lirza devait l'attendre dans cette petite chambre d'hôtel qu'ils avaient louée pour la nuit. A la jeune femme qui s'inquiétait de la démarche invraisemblable qu'il se disposait à tenter, il avait répondu :

— Puisque nous n'avons pas d'autre façon de nous tirer d'affaire, il faut bien que je fasse cette démarche et que je la réussisse. Puisque c'est de son succès que dépend notre amour, je sais que je viendrai à bout des plus extraordinaires difficultés...

Et, inconscient au point de ne pas hésiter à aller réveiller quelqu'un au milieu de la nuit pour lui emprunter de l'argent, acceptant l'éventualité d'une scène pénible avec sa femme, Marc, comme un somnambule qui accomplit le plus périlleux et le plus paradoxal exploit, s'était rendu dans son appartement.

. . . . . .

Lorsque, une demi-heure plus tard, il était venu rejoindre Lirza qui l'attendait, tremblante d'angoisse et d'impatience, il avait dans sa poche l'indispensable viatique.

— Tu vois, dit-il simplement à la jeune femme, je devais réussir et j'ai réussi!

Et, tandis que celle-ci lui posait quelques questions, il avait répliqué :

— Si ma démarche était invraisemblable, il y a une chose plus invraisemblable encore, c'est la façon dont je l'ai exécutée! Je n'y comprends encore rien

moi-même! J'ai cru pénétrer dans le royaume de la Belle au Bois Dormant et je n'ai réveillé personne! Dans le sac d'Amélie Farémine, qui se trouvait sur une table devant la porte, j'ai trouvé providentiellement un chèque au porteur...

— Et tu l'as pris?

— Bien sûr!

— Mais c'est un vol! Oh! Marc, j'ai peur!

— Mais non, ce n'est pas un vol, ce n'est qu'un emprunt et je lui écrirai pour lui expliquer que je la rembourserai dès que cela me sera possible! Je te dis qu'Amélie Farémine est une femme intelligente et bonne... Elle comprendra et elle ne m'en voudra pas!

— Et si elle déposait une plainte?

— Pour cela, je suis bien tranquille! Il n'y a aucun danger!

L'assurance de Marc Persambot calmait les appréhensions de Lirza qui, devant la tranquillité du jeune homme, reprenait toute sa confiance.

Elle demanda seulement :

— Et Hélène?

— Elle dormait, elle aussi. Tu comprends bien que je n'allais pas la réveiller pour lui annoncer mon départ! Je lui ai laissé un mot tout simplement. Mais ne parlons plus de tout cela! C'est le passé! Ce qui est l'essentiel, c'est le présent, c'est notre amour, c'est notre vie nouvelle, c'est notre joie!

Après avoir encaissé le chèque au porteur, les deux amants avaient pris le train pour Marseille et s'étaient embarqués à bord du premier navire en partance pour Alger.

IV

CONVERSATION

— Enfin, disait Fred Dalvi au copain avec lequel il se trouvait le soir du drame et qu'il venait de rejoindre, qu'est-ce que tu penses d'une pareille histoire? Pouvait-on se figurer que, pendant qu'on se livrait bien gentiment à nos petites combines, il se passait des choses si compliquées! Que Lirza ait lichu le camp avec cette espèce d'andouille de Marc et qu'on ait assassiné dans sa chambre cette malheureuse bonne femme!

— Oh! tu sais, moi, je n'y comprends rien à tout cela et je suis d'avis qu'il y a bien des choses louches là-dessous! Amélie Farémine, tu sais que je l'ai rencontrée le soir même.

— Où ça?

— Au tripot. Elle jouait un jeu d'enfer!

— Fallait-il qu'elle soit naïve, la pauvre femme, pour se mettre à jouer un jeu d'enfer là-bas! Tout de même, on n'est pas ballot à ce point-là!

— Il faut bien se dire que si tout le monde était averti comme nous, il n'y aurait pas moyen de travailler!

— Enfin, voyons, on n'a pas idée de ça! Aller risquer son bel argent contre des fripouilles comme celles qui président aux destinées du Cercle des

Orchidées, tu avoueras tout de même qu'il faut être rien poire! Pourtant cette brave femme était assez à la page et l'on pouvait bien dire qu'elle n'était pas de la dernière couvée! Elle était au courant de pas mal de combines...

— Oh! tu sais, tout ceci ne veut rien dire! Quand le démon du jeu s'en mêle, on ne sait jamais où il peut vous conduire, surtout avec les femelles! Elles sont plus enragées encore que les joueurs!

— Mais, tout ceci, mon vieux, n'explique rien! Que la Farémine soit allée perdre sa belle galette, cela ne regardait qu'elle-même et ce n'était pas une raison pour aller la chouriner dans sa cambuse!

— Elle s'est peut-être suicidée après avoir trop perdu!

— En se tirant un coup de revolver dans la tempe gauche!... Permets-moi d'en douter, malgré tout le désir que j'ai de voir l'enquête conclure au suicide! Cela simplifierait rudement les choses, car je ne sais pas si tu te rends compte du nombre d'embêtements au-devant desquels bien des gens vont courir si on conclut, au contraire, à l'assassinat!

— Mais toi, tu t'en fiches?

— Je m'en fiche, je m'en fiche... C'est facile à dire! Lorsque quelqu'un est assassiné chez des voisins, chez des gens que l'on fréquente chaque jour, c'est toujours embêtant! Par-dessus le marché, il y a cette fuite de Lirza avec Marc! En fin de compte, on est dans la mélasse jusqu'au cou!

Les deux copains échangeaient leurs impressions, installés dans le fond d'un petit bistro du faubourg Saint-Martin. Un porteur de journaux pénétra dans le café. Fred lui fit signe et acheta *L'Intran* et *Paris-Soir*. Les deux journaux consacraient une manchette en première page au drame de la rue de Navarin; l'un des deux disait que les médecins légistes écartaient nettement l'hypothèse du suicide et l'autre prétendait que le rapport médico-légal n'était pas encore terminé.

— J'en étais bien sûr, fit Fred, mais ce n'en est

pas moins barbant. Enfin, toi, Bobby, quel est ton avis?

Bobby alluma une cigarette, après en avoir offert une à son compagnon, puis, regardant celui-ci d'un air à la fois cynique et gouailleur, il lui dit :

— Entre nous, mon vieux, c'est pas la peine de crâner. Il vaut mieux que tu me dises la vérité... parce que, au besoin, on pourrait te tendre la main, t'aider à sortir d'embarras... Y es-tu pour quelque chose, oui ou non, dans l'histoire de la Farémine?

— Moi! Tu es fou! Pourquoi me demandes-tu cela?

— Excuse-moi, mais ce sont des choses qui peuvent arriver à tout le monde... Un mauvais coup est si vite donné! Et puis je te vois là si affecté, si inquiet...

— Moi, je suis inquiet? En voilà des idées! Je ne suis pas plus inquiet que toi-même!

Bobby tira une bouffée de sa cigarette sans répondre, tandis que Fred, décidément très nerveux, reprenait :

— Si on ne peut même plus maintenant causer avec un copain sans que l'on vous soupçonne, alors où allons-nous!

Avec un flegme imperturbable, Bobby reprit :

— T'emballe pas, mon pauvre vieux. t'emballe pas! Du calme!

— Mais enfin, tu m'embêtes, s'écria Fred. Dirait-on pas que je viens de t'avouer que c'est moi le meurtrier! D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi je me donne la peine de te répondre! Nous étions ensemble ce soir là et...

— Nous n'étions ensemble que de quatre à cinq heures du matin! Je ne sais pas ce que tu as fait avant ni après.

Fred prit le parti de hausser les épaules sans répondre. Bobby n'était pas de ceux avec lesquels il était prudent de se brouiller. Trop de combines, trop de complicités liaient les deux hommes pour qu'ils ne restassent point les meilleurs amis du monde!

Perfidement, Bobby ajouta :

— Et puis, tu sais, mon vieux, ce que j'en dis, c'est pour toi, moi, je m'en balance! Entre copains, on a confiance ou on n'a pas confiance! Il vaut mieux avoir confiance... C'est tout ce que je voulais te dire.

— Je te remercie toujours, dit Fred, qui avait retrouvé tout son calme. C'est précieux de savoir que l'on a de bons amis, prêts à vous rendre service à l'occasion.

Pendant quelque temps, les deux garçons restèrent silencieux, parcourant les journaux. Ce fut Bobby qui rompit le silence en disant :

— Ecoute, mon vieux Fred, il y a assez longtemps qu'on est copains... En somme, voilà plus de trois ans qu'on turbine ensemble et que, ma foi, on n'a pas trop à se plaindre... Il y a donc, disais-je, assez longtemps qu'on est copains pour n'avoir plus à se gêner vis-à-vis l'un de l'autre! Alors, je te répète que si jamais tu avais un coup dur, eh bien! tu pourras toujours te fier à Bobby! Maintenant que tu es prévenu, ça va! Moi, je me défile! Tu restes encore ici?

— Oui, au revoir, vieux, à ce soir.

Bobby s'en fut, svelte, dégingandé, les mains dans les poches, la cigarette au bec, la casquette posée de travers, avantageux, fier de son physique qui plaisait aux filles.

L'air soucieux, Fred Dalvi songea aux propos qu'ils venaient d'échanger tous deux. Un pli d'inquiétude barrait son front et, tandis qu'il regardait Bobby s'éloigner, il se demandait si celui-ci avait voulu le faire parler, ou si réellement il savait quelque chose au sujet de l'assassinat d'Amélie Farémine.

— Tout de même, se dit-il, on se voit tous les jours, on travaille ensemble, on a besoin l'un de l'autre et on ne se connaît pour ainsi dire pas plus que si on se voyait pour la première fois! Je ne sais même pas si Bobby serait un type à me rendre service au besoin, ou bien le contraire... Enfin, on verra bien...

Il demeura encore pendant quelques instants son-

geur, relut une fois de plus les détails que donnaient, au sujet du drame, les deux journaux du soir, puis tirant sa montre et constatant qu'il était plus de six heures, se souvint qu'il avait promis à Hélène de passer la voir dans la soirée, et il s'en fut.

V

DÉSEMPARÉE!

En proie à la mélancolie la plus désespérée, Hélène, seule chez elle, se laissait envahir par de sombres pensées et ne pouvait retenir ses larmes. Ce n'était pas qu'elle fût très éprise de son mari. Très différents l'un de l'autre, ils n'avaient jamais pu s'entendre, et dans les projets d'avenir qu'elle pouvait former, elle se rendait compte très clairement qu'elle ne devrait pas compter bien longtemps sur la présence de son mari.

Marc s'occupait très peu d'elle et ne se donnait même pas la peine de dissimuler l'ennui qu'il éprouvait à ses côtés. Aussi bohème qu'elle était bourgeoise, aussi dépensier qu'elle était économe. aussi fantaisiste dans ses goûts qu'elle était au contraire ponctuelle, traditionnelle et régulière, il ne pouvait s'empêcher d'être choqué, énervé à tout instant par son exagération d'exactitude qui confinait à la manie et par ce qu'il appelait ses mesquineries constantes.

La vie conjugale ainsi conçue confinait à l'enfer

et si ces deux êtres continuaient à vivre ensemble, il ne fallait en chercher la raison que dans cette espèce de veulerie, de j'm'en fichisme qui préside toujours plus ou moins à la destinée de ceux qui ont une existence monotone et étriquée, au cours de laquelle les soucis quotidiens, le constant besoin d'argent constituent à proprement parler une sorte de prison.

Chaque après-midi Hélène se rendait au cinéma dont elle était la caissière. Ne disposant que d'une heure pour dîner, elle avait trouvé moins fatigant d'aller dans un petit restaurant de quartier et de rentrer chez elle que vers deux heures du matin. Quant à Marc, il dînait vers sept heures du soir dans un restaurant où il jouait de huit heures à dix heures et il montait ensuite à Montmartre pour ne rentrer qu'à l'aube. Les deux époux ne se voyaient donc qu'au repas de midi qu'ils prenaient ensemble, sauf cependant les jours où, sous un prétexte ou sous un autre, Marc préférait qu'on lui mît son repas au chaud afin qu'il puisse le prendre à l'heure qui lui conviendrait. La mésentente qui régnait entre les deux jeunes gens était réduite ainsi à son strict minimum. Seulement, si l'existence était sans heurt, il faut bien reconnaître qu'elle était aussi sans joie. Hélène savait bien que cela ne durerait pas; mais cependant elle ne voulait pas prendre sur elle d'en hâter le terme. D'une nature passive et douce, elle répugnait toujours à prendre une décision quelle qu'elle soit. Sa marraine, qui avait pour elle une grande affection et à qui elle avait fait ses confidences, déplorait vivement cet état de choses, mais n'avait pas eu le courage de lui conseiller de quitter d'elle-même son mari, sachant à quel point elle était craintive et dénuée de toute initiative. De plus, il faut bien reconnaître qu'Amélie Farémine avait une très grande sympathie pour Marc Persambot, qu'elle connaissait depuis longtemps. C'est elle qui l'avait présenté à sa filleule et c'est elle qui l'avait engagée à épouser ce garçon séduisant, mais qui n'avait guère

de qualités pratiques. Elle avait d'ailleurs promis qu'elle viendrait en aide au jeune ménage chaque fois que cela serait nécessaire. Certaines personnes prétendaient d'ailleurs qu'Amélie Farémine avait été fort liée jadis avec Marc et par de fort tendres liens. Toujours est-il qu'elle réservait toute sa sollicitude à Hélène et à Marc et que chaque fois que, quittant sa maison provinciale, elle venait passer quelques jours à Paris — ce qui se passait fort souvent — elle s'installait chez eux. Depuis que les deux époux avaient décidé de faire chambre à part, on avait transformé le salon en une chambre pour Amélie Farémine. C'était là que la malheureuse femme avait trouvé une mort dramatique.

Seule chez elle — car elle avait obtenu du cinéma où elle travaillait un congé de quelques jours — Hélène revivait ses dernières années si ternes, si mélancoliques et d'un horizon si borné. Cependant, quelque tristes qu'elles lui aient semblé, la jeune femme en arrivait encore à les regretter en considérant son isolement actuel.

Elle se trouvait complètement désemparée, comme un enfant perdu qui ne sait quel chemin il doit suivre pour retrouver celui de sa demeure. En dehors du chagrin très réel et très profond qu'elle éprouvait de la fin tragique de sa marraine qui l'avait élevée et qui s'était montrée envers elle aussi tendre qu'une mère, elle avait l'impression d'une solitude totale, ce qui était pour elle affreusement pénible et démoralisant. Les formalités judiciaires lui avaient paru des choses terribles, d'une brusquerie et d'une dureté déconcertantes. Les interrogatoires qu'elle avait dû subir lui faisaient croire qu'on la considérait comme une coupable et la jetaient dans une angoisse sans nom.

Elle se sentait tellement isolée, tellement abandonnée de tous, que ce fut avec joie qu'elle accueillit l'arrivée de Fred Dalvi. Ce garçon vis-à-vis duquel jadis elle n'éprouvait nulle sympathie, lui faisait l'effet à présent d'un sauveur, puisqu'il semblait être

le seul qui s'intéressât encore à elle. Elle ne put s'empêcher de le lui dire et de lui témoigner sa reconnaissance de ne pas l'avoir oubliée.

Fred enregistra cet accueil avec une satisfaction certaine. Il pensait qu'il était inutile de ménager l'avenir et qu'au cas où Hélène serait envoyée sans difficulté en possession de l'héritage de sa marraine, il ne serait peut-être pas mauvais de poser auprès d'elle sa candidature au remplacement d'un mari absent. Le chassé-croisé, pensait l'utilitaire garçon, pouvait parfois n'être pas une mauvaise combinaison.

Evidemment, Hélène ne remplacerait jamais pour lui la séduisante Lirza qu'il aimait ardemment; mais il y avait temps pour tout dans la vie et. au surplus, il n'était jamais désagréable d'assurer la matérielle.

Fort de ces arguments, Fred, résolu à manœuvrer avec habileté, adopta vis-à-vis d'Hélène une attitude déférente et respectueusement affectueuse qu'il jugeait propre à lui assurer la confiance de la jeune femme.

— Alors, demanda-t-il, vous n'avez rien appris de nouveau?

— Mais non, que voulez-vous que j'apprenne? Je suis persuadée qu'on ne trouvera jamais le coupable. C'est un défilé constant d'inspecteurs de la police judiciaire, de journalistes, de photographes, de gens de toutes sortes qui ne savent quel prétexte inventer pour venir m'importuner bien inutilement et qui jugent amusant de me contempler comme une bête curieuse. J'ai beau leur dire que je ne suis ni la victime, ni l'assassin, ils ne peuvent pas se lasser de me questionner, de tout regarder en détail.

— Vous n'êtes pas obligée de répondre. Personne, hormis la police, n'a le droit de vous interroger.

Fred Dalvi prit un air apitoyé pour écouter les doléances de la jeune femme, puis, dès qu'il crut le moment propice pour poser cette question, il dit :

— Si les renseignements du notaire démontrent que certaines personnes avaient un intérêt quelconque à voir disparaître votre marraine, il est de toute

évidence que ce sera de ce côté-là que la justice devra poursuivre ses investigations.

— Je sais trop quel était le caractère de ma marraine, dit Hélène, pour penser qu'elle aura mis son notaire au courant des affaires qu'elle traitait. Elle avait des fonds en dépôt chez lui. mais c'est tout. Chaque fois qu'elle avait une affaire délicate à traiter ou à négocier, elle ne s'en rapportait qu'à elle-même.

— C'était une femme très originale et très intelligente que votre marraine, remarqua Fred.

— Un peu trop indépendante, reconnut Hélène. Peut-être d'ailleurs est-ce à cela qu'elle doit cette mort tragique. Elle fréquentait n'importe qui, sans même prendre des renseignements, se fiant toujours à son instinct, à son intuition qui, prétendait-elle, ne la trompait jamais. Mais voilà, comme dit l'autre, il suffit d'une fois et j'en viens à penser que ma pauvre marraine a été la victime de quelque bande de gangsters, entre les mains desquels elle avait eu le malheur de se fourvoyer.

Fred Dalvi écoutait son interlocutrice avec politesse, mais sans conviction.

— Ma pauvre petite amie, dit-il, je crois qu'on va chercher bien loin des histoires de gangsters, alors que les plus dangereux des gangsters sont parfois ceux qui sont le plus près de vous et qui n'en ont nullement l'apparence. En somme, Hélène, réfléchissez! Marc et Lirza sont partis. C'est un fait. Mais comment sont-ils partis? Avec quel argent, pour mettre les points sur les i? Il apparaît très certainement que Marc a dû emprunter de l'argent à votre bonne marraine qui avait eu tant de bontés pour vous et pour lui.

— Eh bien! fit Hélène brusquement, je ne comprends pas.

— Vous ne comprenez pas parce que vous ne voulez pas comprendre...

— Mais, mon cher ami, reprit Hélène, votre hypothèse ne tient pas debout. Si Marc s'est adressé à ma

marraine pour lui emprunter de l'argent — ce qui est vraisemblable — celle-ci a dû accéder immédiatement à sa demande, ainsi qu'elle le faisait toujours, pourvu que nos demandes fussent raisonnables et qu'elle fût en mesure d'y faire bon accueil.

Fred n'insista pas.

— Excusez-moi si je me trompe, dit-il, il me semblait que psychologiquement cette hypothèse pouvait se soutenir. Ce que je dois vous dire avant de vous quitter, c'est que je suis tout à votre disposition dans le cas où, pour une chose ou pour une autre, vous pourriez avoir besoin de moi.

— Je vous remercie, fit Hélène. Vous allez prendre votre travail au Moulin-Vert?

— Oui, bien sûr, pourquoi me demandez-vous cela? Je ne peux pas vivre sans travailler. Je dois reconnaître d'ailleurs que je ne me suis jamais fait tant de pourboires que depuis le drame, depuis que mon portrait a été publié dans les journaux. Tous les clients m'appellent à leur table, m'interrogent, s'imaginent qu'ils auront par moi quelque détail inédit. Ah! on peut dire que je fais prime! Et puis la plupart des clients ne savaient pas que Lirza et moi on était ensemble et cela aussi me fait une certaine publicité. Cela flatte toujours d'avoir été l'amant d'une jolie femme, même lorsque celle-ci vous a royalement cocufié!

— Et cela ne vous fait rien, interrogea Hélène, d'être l'objet d'une telle curiosité?

— Non seulement cela me divertit, mais encore je vous dis que j'y trouve un sérieux profit. Vous comprenez bien qu'on ne donne pas le même pourboire à un garçon qui vous sert respectueusement une coupe de champagne ou à celui que vous interrogez avec une curiosité malsaine sur ses déboires amoureux, sur le crime qui vient d'être commis et au sujet duquel on suppose qu'il est particulièrement renseigné.

— Oh! Fred, protesta Hélène. vous ne voyez jamais que la question intérêt.

— Cela ne fait de mal à personne de profiter de la curiosité malsaine des gens affamés de scandale!

Et Fred Dalvi s'en fut, laissant Hélène moins triste, moins dolente, plus apte à lutter, à se défendre et moins passivement résignée.

VI

PERFIDIE!

Fred Dalvi venait de réintégrer son appartement après avoir quitté la dolente Hélène et il se disposait à prendre quelque repos avant de se rendre à son travail, quand il entendit frapper à sa porte.

— Bon, se dit-il, qui est-ce qui vient m'embêter à cette heure-ci! On ne peut donc jamais être tranquille!

Il ouvrit et vit apparaître la rondelette silhouette de sa concierge, qui ne lui était jamais agréable à contempler lorsqu'au lieu de venir s'encadrer simplement dans la porte d'entrée pour remettre le courrier, elle pénétrait délibérément dans l'appartement comme dans son domaine. En effet, les jours où elle exécutait cette intrusion légitime n'étaient jamais que les jours du terme et ce ne sont point là à vrai dire, des évocations joyeuses!

Or aujourd'hui, qui n'était pas cependant une des quatre dates fatidiques, cette digne personne ne paraissait nullement disposée à demeurer sur le seuil

de la demeure, mais bien à s'y introduire avec désinvolture.

Fred Dalvi n'avait aucune raison valable pour l'en empêcher, d'autant plus que la bonne femme avait pris un air de circonstance assez mystérieux et qu'il est toujours préférable de savoir ce que cachent les airs mystérieux de ce genre.

— Il faut que je vous dise quelques mots, expliqua cette brave femme, et dans ma loge on n'est pas bien pour causer. Le monde est si curieux! On peut entrer? ajouta-t-elle en désignant la pièce qui servait de salon et de salle à manger.

— Bien sûr, dit à contre-cœur le jeune homme.

Après avoir pris place dans un fauteuil confortable, Mme Linobert. la respectable gardienne de l'immeuble, débuta en ces termes :

— Il était indispensable, voyez-vous, mon cher monsieur, que nous ayons ensemble ce petit entretien afin que ma religion soit éclairée...

— Que votre religion soit éclairée... Je vous avoue que je ne comprends pas.

— Laissez-moi vous expliquer et vous comprendrez... Vous avez bien quelques minutes?

— Pas bien longtemps, dit Fred.

— Ça ne sera pas long. Voilà. Vous pouvez supposer que j'en vois passer dans ma loge, des gens de toutes sortes, en ce moment-ci, des gens qui viennent m'interroger, me demander des renseignements et qui se figurent que je suis là pour satisfaire leur curiosité! Vous pensez que je me tiens à carreau et que je ne leur dis, à tous ces hurluberlus qui viennent m'embêter, que ce que je veux bien leur dire, c'est-à-dire tout juste rien! J'ai l'air comme ça de raconter des tas de choses et puis au fond je n'ai rien dit du tout, ou du moins je n'ai dit que ce que chacun peut trouver dans le journal. Mais voilà, je voudrais savoir, pour éclairer ma religion, comme je vous le disais tout à l'heure, je voudrais savoir ce que vous pensez de ce crime, vous, monsieur Dalvi.

— Je ne sais rien de particulier.

— Je ne vous demande pas si vous savez quelque chose. Je vous demande si vous avez une idée... Enfin, si vous étiez un policier, de quel côté dirigeriez-vous votre enquête? Il serait pourtant logique que vous ayez une idée là-dessus, insista la bonne femme. C'est vous qui êtes rentré en dernier l'autre nuit dans l'immeuble... Vous avez pu rencontrer quelqu'un, voir quelque chose de spécial et préférer ne pas le dire... On n'aime pas à être convoqué à tout bout de champ par ces messieurs les policiers.

— Vous pouvez bien penser, madame Linobert, que si je savais quelque chose, ou même si je me doutais de quelque chose, je l'aurais dit immédiatement. J'aime mieux avoir de petits ennuis que de gros ennuis et je sais trop ce qu'il peut en coûter dans ces histoires-là de ne pas dire tout ce que l'on sait!

— Vous n'avez rencontré personne dans l'escalier?

— Non.

— C'est que tout de suite après que vous étiez rentré, quelqu'un a demandé le cordon en bafouillant un nom quelconque que je n'ai pas compris. Vous n'avez donc pas pu faire autrement que de rencontrer la personne qui s'en allait comme vous arriviez.

— Enfin, puisque je vous dis que je n'ai rencontré personne, allez-vous me ficher la paix, oui ou non?

— Alors, d'où pouvait bien venir celui qui a demandé le cordon une minute après que vous étiez rentré?

— Mais, ma pauvre femme, comment voulez-vous que je le sache! Il était peut-être à l'étage au-dessus... Il était peut-être dissimulé dans un coin de la cour... Sait-on jamais...

— Oui, c'est possible. En tous cas, voyez-vous, mon cher monsieur, je crois que l'individu dont je parle — surtout s'il s'est caché afin de ne pas vous rencontrer — ne doit pas avoir la conscience bien nette! Cela pourrait bien être celui qui a fait le coup!

— Si vous en avez la conviction, libre à vous de renseigner les gens qui vous questionnent. Sans doute

même avez-vous le devoir d'en parler à la police.

— Vous n'aimeriez pas mieux le dire vous-même?

— Mais je ne peux pas, puisque je vous répète encore une fois, madame Linobert, que je n'ai vu personne. Je ne peux pourtant pas, pour vous faire plaisir, porter un faux témoignage!

— Qui vous parle de faux témoignage? Puisque moi je vous dis que quelqu'un est sorti de l'immeuble quelques instants après que vous y êtes rentré. Que ce soit moi qui le dise ou que ce soit vous-même, c'est kif-kif! C'est tout ce que je veux dire! Mais puisque vous ne voulez pas, n'en parlons plus. C'est empoisonnant, une histoire pareille!

« Ce n'est pourtant pas de ma faute si cette pauvre Mme Farémine a été assassinée! J'en suis au désespoir, mais je ne peux rien y faire!

— Au désespoir, au désespoir...

Fred alors crut bon de se fâcher et d'un ton sec dit :

— Madame Linobert, cette petite comédie a assez duré. Que voulez-vous insinuer?

— Que vous n'avez pas perdu votre temps pour faire du plat à Mme Persambot, maintenant que vous savez qu'elle va hériter de sa marraine.

Fred Dalvi se leva, prit la concierge par les deux épaules et, la faisant pivoter sur elle-même, en la dirigeant du côté de la sortie, lui dit en ricanant :

— Madame Linobert, vous feriez mieux dorénavant de vous mêler de ce qui vous regarde et notamment de surveiller les allées et venues de votre immeuble. Autrement, je vous préviens que vous vous attirerez des histoires embêtantes! Croyez bien d'ailleurs que si vous n'appartenez pas au sexe auquel je dois ma mère, vous auriez déjà reçu en un certain endroit de votre individu un de ces coups de pied bien appliqués qui vous aurait fait dégringoler les escaliers beaucoup plus vite que vous ne les avez montés!

Et, toute suffoquée, protestante et geignante, la digne Mme Linobert se trouva sur le palier en moins

de temps qu'il ne faut pour l'écrire, tandis que Fred ne pouvait s'empêcher de rire de la mine estomaquée de cette Cerbère du cordon.

Cette dernière réintégra sa loge où l'attendait son époux en disant :

— Quel chameau! Quel sale individu!

— Il n'a pas marché? demanda M. Linobert.

— Bien sûr que non, qu'il n'a pas marché! Il s'est bien gardé de tomber dans le panneau!

— Remarque bien que ça ne change pas mon opinion sur son compte. D'après moi, aussi sûr que deux et deux font quatre, c'est lui qui a fait passer de vie à trépas cette malheureuse Mme Farémine!

— Si j'étais aussi sûre de gagner à la loterie que j'en suis persuadée, je serais sacrément contente.

M. Linobert réfléchit quelques instants, puis dit encore :

— Pourtant, je croyais bien qu'il marcherait à fond dans ce piège que nous lui avons tendu! S'il s'était hâté d'opiner dans notre sens et s'il avait déclaré aussitôt qu'il avait réellement vu ce soi-disant personnage qui n'existe que dans notre imagination, ç'aurait été évidemment une preuve accablante de sa culpabilité!

— Oui, mais il n'a pas marché! Il est bien trop malin pour cela!

— On trouvera autre chose, sois tranquille! Je suis sûr qu'il est coupable d'abord et puis je n'ai jamais pu le sentir, ce type-là, avec son air de se moquer du monde et son allure de voyou!

— Oui, mais une autre fois, déclara la concierge, tu feras tes petites expériences de policier toi-même! Pour moi, ça me suffit. J'aime encore mieux qu'il aille se faire pendre ailleurs plutôt que de m'exposer à ses délicates plaisanteries, sans compter qu'on ne sait jamais, avec des types dans le genre de cet oiseau-là, on ne sait jamais ce qui peut arriver!

VII

UNE AFFAIRE DIFFICILE!

Tandis que M. Linobert s'efforçait de faire son petit Sherlock Holmès, tandis que les journalistes dissertaient à qui mieux mieux sur le mystère de la rue Navarin, tandis que les détectives privés, qui sont toujours légion chaque fois qu'il s'agit de découvrir un coupable, se lançaient chaque jour sur une nouvelle piste, les inspecteurs de la police judiciaire étaient venus communiquer le résultat de leurs investigations au commissaire de police Sétanvin.

— Enfin, demanda celui-ci, pour nous résumer, il faut reconnaître que nous ne savons rien de plus qu'au premier jour?

— Pas grand'chose, monsieur le commissaire. Et ce qu'il y a de vexant, c'est que nous n'avons aucune donnée nouvelle.

— Le notaire n'a pu fournir aucun renseignement?

— Tout ce qu'il nous a dit, c'est que la veille de son départ pour Paris, sa cliente lui avait fait vendre des titres afin de pouvoir disposer d'une somme de deux cent cinquante mille francs qu'elle avait fait virer à son compte en banque à Paris.

— Et à ce compte, reste-t-il quelque chose?

L'inspecteur Gauder tira un petit papier de sa poche et dit :

— Il reste quinze francs et soixante-quinze centimes, d'après les renseignements donnés hier par la banque en question.

— Autrement dit, le vol est bien le mobile du crime. Chez les familiers de la victime, n'y a-t-il lieu d'avoir aucun soupçon?

— Moi, j'ai mon idée à ce sujet, fit l'inspecteur Ronio. Je serais d'avis que les deux tourtereaux qui se sont envolés pour filer le parfait amour sont pour quelque chose dans cette histoire. Il est avéré en effet qu'ils n'avaient pas le sou ni l'un ni l'autre. Ils n'ont pas réclamé ce qu'on leur devait dans les établissements respectifs où ils travaillent et ils sont partis sans que personne ait de leurs nouvelles! Or, on ne peut aller loin sans argent. En outre, ils n'ont pas répondu à l'appel que nous avons fait passer dans tous les journaux leur demandant de se faire connaître à la police.

— Moi, fit Gauder, il y a un type là-dedans qui ne me revient pas, c'est le nommé Fred Dalvi. Il ne m'a pas l'air d'avoir la conscience bien nette, ce gars-là. C'est d'ailleurs une vieille connaissance. Il trafique de toutes sortes de choses, de coco, de femmes, de tout ce qui peut se vendre! Il travaille habituellement de compagnie avec le Bobby. Quand il y a une sale combine quelque part, on y rencontre bien souvent un de ces deux oiseaux-là, ou même tous les deux ensemble!

— Il faut voir, dit Sétanvin. Seulement, songez bien que ces gars-là sont trop malins pour se fourrer dans des histoires d'assassinat. Ils gagnent beaucoup d'argent avec leurs combines, dans lesquelles il est bien difficile de les pincer et ils ne vont pas être assez bêtes pour tout compromettre dans une aventure pareille.

— Et Mme Persambot? fit Gauder. Est-ce que vous êtes d'avis qu'il faut la mettre hors de cause? En somme, elle était seule dans l'appartement où le

crime a eu lieu. Et la porte n'a pas été forcée. Personne n'est entré dans l'appartement indûment.

— Tu oublies, fit remarquer Ronio, que Marc Persambot est revenu dans l'appartement au milieu de la nuit et qu'il avait sa clef. Il a laissé une trace bien nette de son passage puisqu'il a déposé une lettre dans la chambre de sa femme.

— D'accord, mais il est entré dans l'appartement vers quatre heures du matin. Or, la mort de Mme Farémine remontait à minuit, d'après les constatations médico-légales.

— Aussi bien qu'il est venu une fois dans l'appartement, aussi bien a-t-il pu y venir deux fois. Admettons qu'il y soit venu une première fois avant minuit et une seconde fois vers quatre heures du matin, pour apporter sa missive à sa tendre épouse.

— Le tout est de savoir s'il pouvait ou non s'absenter de l'établissement où il jouait chaque soir.

— Vous êtes-vous occupés de vous en informer? demanda Sétanvin.

— Pas encore.

— Occupez-vous-en au plus tôt. Ce détail a une grosse importance pour l'enquête. Comme demain ou après-demain un juge d'instruction sera chargé de l'affaire, il importe que le rapport soit aussi complet que possible.

Gauder et Ronio s'en furent.

— J'ai idée, dit Gauder, que si on découvrait la bonne piste, notre avancement ferait un véritable progrès. Il faut tâcher de mettre un peu d'avance à l'allumage! Grouillons-nous, mon vieux!

VIII

BOULEVERSANTE NOUVELLE!

En arrivant à Alger, Marc et Lirza, ouvrant un journal, avaient été bouleversés en lisant le récit de l'assassinat d'Amélie Farémine.

— Qu'allons-nous devenir, Marc, s'était écriée la chanteuse. On va nous mettre en prison!

— Nous mettre en prison, et pourquoi? Ma pauvre petite Lirza, tu es folle!

— Mais on saura que l'argent que nous dépensons est l'argent de la disparue!

— Et puis après? Cela ne veut pas dire tout de même qu'on ait tué quelqu'un parce qu'on lui a emprunté de l'argent!

— Marc, j'ai peur!

— Je t'en prie, ma chérie, ne t'effraye pas! Je ne t'ai jamais vue si impressionnable! Je comprends que tu sois émue par ce drame affreux...

— Pense un peu, Marc, ce drame le jour même de notre départ! Et si on apprenait, que tu as pris un chèque dans le sac d'Amélie Farémine, tu pourrais tout simplement être accusé d'avoir commis ce crime...

— Je reconnais, dit Marc, qu'il y a des coïncidences troublantes...

— En somme, les erreurs judiciaires ne se produisent pas autrement!

— Là, là, comme tu y vas! Ma chérie, tu as une imagination vraiment turbulente! Modère-la, je t'en prie! D'abord qui saura jamais que j'ai pris ce chèque, sauf toi et moi? Veux-tu me dire qui pourrait le savoir?

— Je ne sais pas... pour l'instant je n'en sais rien... Mais au fait, lorsque tu l'as encaissé, à la banque, ce chèque. tu as signé et tu as mis ton adresse?

— Non. C'était un chèque au porteur. J'ai mis n'importe quel nom au hasard et une adresse de fantaisie.

— On ne t'a pas demandé de pièce d'identité?

— Non.

— Si on t'en avait demandé une, qu'aurais-tu fait?

— Je t'en supplie, ne pensons pas aux difficultés rétrospectives. On en a déjà bien assez avec celles qui sont réelles sans aller chercher les improbables et celles qui auraient pu être. J'avais toujours entendu dire que, dans les banques anglaises, on ne vous demandait aucune pièce d'identité, même pour toucher des chèques importants. Je vois qu'on ne m'avait pas trompé.

— Et comment se fait-il, insista Lirza, que tu aies eu l'idée de ne pas mettre ton nom?

— J'ai pensé qu'à tout hasard c'était plus facile. Je ne me dissimulais pas, tu le comprends, que j'avais obtenu ce chèque d'une façon, si ce n'est irrégulière, tout au moins désinvolte! Je n'ai agi ainsi d'ailleurs qu'à cause de mes relations d'amitié avec Mme Farémine. Autrement, tu penses bien que jamais je n'aurais osé!

— Et dans cet appartement, tu n'as rien remarqué de particulier?

— Mais non. Je ne suis même pas entré dans la chambre d'Amélie Farémine. Ainsi que je te l'ai dit, son sac était sur la table, tout près de la porte. Le lit étant situé dans le renfoncement de la pièce qui

forme une sorte d'alcôve, je n'ai même pas vu Amelie Farémine. Il faisait obscur, puisque je n'avais pas tourné le commutateur du salon, bien entendu. Je n'avais allumé que l'antichambre et cela me suffisait pour me diriger. J'avoue que c'était de la lâcheté de ma part, mais que j'étais bien heureux de pouvoir m'en tirer ainsi.

— Et après cela, tu es entré dans la chambre d'Hélène?

— Cela oui. Et je l'ai vue qui dormait pesamment, comme d'habitude, d'un sommeil que rien ne peut troubler. Là encore, j'avais fait preuve de bonne volonté, j'avais rempli consciencieusement la démarche que je m'étais promis de faire. mais je n'allais tout de même pas être assez bête pour réveiller une personne qui dormait si bien afin de lui dire ce que je pouvais tout aussi bien lui dire par la lettre que précautionneusement et prévoyant la chose, j'avais eu le soin d'apporter.

Lirza regarda Marc avec une sorte de stupéfaction mêlée d'inquiétude.

— Marc, dit-elle, tu seras toujours extraordinaire! Tu ne peux rien faire comme tout le monde! Il n'y a qu'à toi qu'il arrive des histoires pareilles!

Marc se mit à rire et déclara :

— J'avoue que c'est une aventure pas ordinaire et si ce n'était que la mort de cette pauvre Farémine me cause vraiment beaucoup de chagrin, on pourrait dire que nous avons eu là une veine de cocus!

— Marc, comment peux-tu parler ainsi quand il s'agit d'une chose si dramatique!

— Que veux-tu, mon petit, quand je verserai encore toutes les larmes de mon corps, je ne pourrai faire que cette pauvre Farémine soit ressuscitée! Je te dis que cela me fait beaucoup de chagrin. J'avais une très grande affection pour elle. C'était une femme excellente, toujours prête à rendre service, toujours ravie quand elle pouvait faire plaisir à quelqu'un. Je te jure bien que si, après la mort, on peut voir encore ce qui se passe ici-bas, cette pauvre

amie doit se réjouir d'avoir pu faire notre bonheur!

Tandis que Marc parlait, Lirza regardait machinalement le récit du drame dans le journal dont elle ne pouvait détacher ses yeux. Tout d'un coup, elle s'écria :

— Marc, tu as vu cela? On nous demande de nous faire connaître et on nous promet la discrétion la plus absolue...

— Et tu t'imagines que je vais obtempérer, dit Marc. Non, tout de même! Il ne faudrait pas me prendre pour plus bête que je ne suis! Pour l'instant. nous sommes bien tranquilles. J'ai pris heureusement la précaution de voyager sous un faux nom et tu t'imagines que pour faire plaisir à messieurs les policiers, je vais aller me mettre bénévolement dans la gueule du loup!

— Mais cependant, est-ce que tu crois que cela ne vaudrait pas mieux? Cela pourra sembler suspect si nous ne donnons pas signe de vie...

— Mais non, mais non... Nous sommes en voyage, nous n'aurons pas lu les journaux, voilà tout! C'est toi-même qui parlais tout à l'heure d'erreur judiciaire. Maintenant qu'on est ensemble, qu'on s'aime, qu'on est heureux, je ne tiens pas du tout à aller finir mon existence sur la paille humide des cachots, ou même sur la machine à Deibler! Sait-on jamais! Il suffit d'un peu de déveine et le tour est joué!

— Enfin, d'après toi, Marc, quel serait l'assassin de cette pauvre femme?

— Comment veux-tu que je le sache, mon petit? Tout ce que je sais, tout ce que je puis te dire, c'est que cette pauvre Farémine avait des fréquentations des plus louches...

— Non, pas possible? Cette femme qui semblait si paisible, si provinciale même!

— Il ne faut jamais juger les gens sur les apparences! Farémine avait des amis fort peu recommandables! Elle avait des fournisseurs de coco, dont je me garderais bien de garantir la moralité et elle fréquentait des tripots où elle se faisait dévaliser

comme dans un bois! Dès que la police aura repéré qu'Amélie Farémine, respectable bourgeoise de province, est la même femme que cette joueuse bien connue sous le nom de Faro, eh! bien, tu peux être sûre que l'enquête aura fait un pas de géant!

— Alors, tu crois que c'est...

— Je ne crois rien, mon petit, je te raconte simplement ce que je sais. Maintenant, j'ignore tout du drame dans lequel cette pauvre Farémine a trouvé la mort. Pour l'instant, si tu veux m'en croire, nous allons rester bien tranquillement ici sous le nom de M. et Mme Fernand que j'ai donné à l'hôtel en arrivant et nous ferons en sorte de ne pas attirer l'attention sur nous jusqu'à ce que cette malheureuse affaire soit solutionnée?

Lirza écoutait toujours son ami avec un certain étonnement, auquel il se mêlait une vive admiration. Ce garçon bizarre, séduisant, fantaisiste, toujours plein d'imprévus, lui semblait parfois déconcertant, même inquiétant. Elle était profondément éprise de lui depuis longtemps et il suffisait qu'il voulût se donner la peine de la convaincre de quelque chose pour que cela devînt aussitôt pour elle article de foi. Il l'amusait, l'intéressait et la déroutait. Conscient du pouvoir qu'il avait sur elle, il en jouait avec désinvolture et coquetterie. Il savait qu'elle consentirait toujours tout ce qu'il voudrait.

Son assurance suffit en effet à rasséréner complètement la petite chanteuse qui, du moment que son ami lui recommandait de se tranquilliser, finissait par ne même plus songer à la mort tragique d'Amélie Farémine.

IX

UNE PISTE...

Lorsque Gauder retrouva Ronio ce jour-là, il paraissait d'excellente humeur et c'est le sourire aux lèvres qu'il aborda son camarade.

— Tu as l'air bien content ce matin, lui dit celui-ci. Pourrait-on savoir ce qui te donne une physionomie si réjouie?

— J'ai du nouveau au sujet de l'affaire Farémine. J'ai eu l'occasion d'aller retrouver hier au soir, ou plutôt cette nuit, Jirès, de la brigade mondaine, qui venait d'aller faire un tour au Cercle des Orchidées. Naturellement, dès qu'on avait été avisé de la visite de Jirès — je ne sais pas comment font ces bougres-là, mais ils parviennent presque tous à être avertis à temps — le Cercle des Orchidées avait été transformé comme par magie en un dancing. Voulant tâcher de se rendre compte de certaines choses, Jirès avait été se promener un peu de droite et de gauche. Etant au lavabo, il a surpris par hasard la conversation de deux femmes qui lui a paru extrêmement curieuse. L'une d'elles disait : « Crois-tu, cette pauvre Faro! Quelle histoire! » «J'te crois répondait l'autre. J'en sais quelque chose! J'en suis encore malade! Qu'est-ce qu'ils m'ont fait faire comme trafic, cette nuit-là! Ah! je te jure que je m'en sou-

viendrai! » Jirès n'avait pas bougé, bien entendu. Les deux femmes prirent leurs vêtements et sortirent ensemble. Jirès les suivit. Au coin de la rue de la Chaussée-d'Antin, elles se séparèrent. Jirès suivit celle qui avait parlé du « trafic » en question. Elle entra dans un immeuble de la rue Saint-Lazare et Jirès y pénétra derrière assez rapidement pour l'entendre donner son nom à la concierge. Elle s'appelle Marcia. J'ai demandé au juge d'instruction de la convoquer d'urgence. On va la cuisiner et j'ai comme une idée que la journée ne se passera pas sans qu'on ait gagné notre droit à l'avancement.

— C'est bien possible, acquiesça Ronio, et je ne demande pas mieux que de suivre cette piste. Mais moi aussi j'ai du nouveau.

— Décidément, c'est le jour.

— Je sais que Marc Persambot a été l'amant de Mme Farémine avant d'épouser sa nièce Hélène. Je sais qu'entre le restaurant où il joue de 8 à 10 et la boîte de nuit où il travaille ensuite, il dispose d'environ trois quarts d'heure. C'est plus qu'il n'en faut pour venir chercher de l'argent chez une ancienne maîtresse et pour l'estourbir si elle ne veut pas se laisser faire!

— Ah! tu en tiens toujours pour la culpabilité de Marc Persambot?

— Et tu vois bien que mes soupçons ont l'air de se préciser. La mort d'Amélie Farémine remontait, paraît-il, à onze heures ou minuit. Marc Persambot, ayant l'intention de s'enfuir le soir même avec Lirza, a pu fort bien, avant de s'en aller dans sa boîte de nuit, passer rue de Navarin, où il savait très certainement qu'il trouverait Amélie Farémine. Il aura voulu la taper et sans doute n'aura-t-elle pas voulu se laisser faire. Peut-être l'aura-t-elle menacé d'un revolver... C'est possible... Marc Persambot peut le lui avoir arraché des mains et, dans un moment d'exaspération, il aura tué son ex-amie. Il se serait ensuite emparé de l'argent liquide qu'elle avait — je n'en connais pas le chiffre — et il aurait été tranquille-

ment remplir ses fonctions habituelles. Rien n'empêche qu'il soit venu ensuite, afin de détourner les soupçons, apporter la lettre où il apprenait à sa femme son départ avec Lirza.

— Ta version est vraisemblable, fit Gauder, mais pour qu'elle soit exacte, il faudrait que ce Marc Persambot soit d'une jolie force! Or tous les renseignements que nous avons eus sur son compte nous le dépeignent comme un garçon nonchalant, rêveur, bohème, tout ce qu'on voudra, mais non pas comme un homme capable de tracer un plan semblable et de l'exécuter avec autant de précision et de calme.

Mais Ronio n'était pas disposé à abandonner sa thèse. Il répliqua :

— Je ne dis pas qu'il ait prémédité son crime. D'après moi, il aura simplement voulu avoir une entrevue seul à seule avec la marraine de sa femme. Pour ce qu'il avait à lui demander, remarque qu'il pouvait difficilement le faire en présence de sa légitime... En tous cas, une très mauvaise note à son actif. c'est qu'il n'ait pas reparu.

— Je le reconnais... Enfin, nous allons voir ce qu'il y a à tirer de Marcia. Si nous nous y prenons habilement, je suis sûr qu'elle nous apprendra bien des choses.

— Surtout, dit Ronio, dans le cas où elle ne serait pas compromise sérieusement et où on l'aurait forcée à prêter son concours, ce qui serait à présumer d'après ce que Jirès a entendu... Maintenant, il faudrait savoir si ce nom de Faro désigne bien Farémine.

Les deux inspecteurs se rendirent d'abord au domicile de la nommée Marcia et interrogèrent la concierge sur son compte. Ils apprirent qu'elle était pour l'instant sans engagement, qu'elle avait un ami sérieux qui demeurait en province et qui venait toutes les semaines à Paris, qu'elle avait en outre, comme il se doit, un petit ami qui paraissait n'avoir aucune fonction régulière.

Marcia n'avait manifesté aucun étonnement lorsqu'elle avait été mandée à la Préfecture de Police.

Comme elle fréquentait certains tripots, elle avait l'habitude de telles convocations.

Lorsque le juge d'instruction la mit en présence des deux inspecteurs, elle leur demanda :

— Sans doute avez-vous encore besoin de renseignements sur un joueur?

— Ce serait plutôt sur une joueuse, fit Gauder.

Cette fois Marcia ne put dissimuler quel ennui elle éprouvait. Elle dit seulement :

— Si je puis vous aider, messieurs, croyez que je me mettrai à votre entière disposition.

— Voilà. Vous étiez, paraît-il, au Cercle des Orchidées le soir du drame de la rue de Navarin?

— Oui, j'y étais. Comme je n'ai pas d'engagements en ce moment-ci malheureusement, il faut bien se distraire un peu.

— A quelle heure en êtes-vous partie?

— Je ne saurais vous dire au juste... Peut-être vers une heure du matin.

— Et vous êtes rentrée directement chez vous?

Malgré la désinvolture dont elle s'efforçait de faire preuve, Marcia hésita avant de répondre à cette question dont elle sentait le danger.

— Non. dit-elle, j'avais rendez-vous avec mon ami. J'ai été le retrouver.

— Où cela? fit inlassablement le policier.

La jeune femme parut essayer de rappeler ses souvenirs. Elle dit :

— Vous me prenez au dépourvu. Je vous avoue que je ne m'attendais pas à des questions aussi précises.

— Vous ne vous souvenez pas où vous avez été retrouver votre ami?

— Nous nous retrouvons tantôt dans un bar, tantôt dans un autre, et je ne me souviens pas où nous avons été ce soir-là.

— En cherchant bien, n'arriveriez-vous pas à vous en souvenir? Je vous assure que cela offre plus d'importance que vous ne pouvez le penser.

Marcia regarda les deux hommes d'un air inquiet.

Son assurance peu à peu l'abandonnait. Elle dit :

— Je veux bien faire tout ce que je peux pour vous être agréable... Mais vraiment il est bien difficile de vous satisfaire!

— Excusez-nous, madame, mais nous avons été chargés de recueillir les renseignements les plus détaillés sur cette soirée.

— Cette soirée a donc pour vous un si grand intérêt? Il ne me semblait pas qu'elle eût quelque chose de spécial.

Gauder et Ronio se regardèrent, tandis que Marcia les observait, se demandant quel jeu ils jouaient vis-à-vis d'elle.

— Vous avez tort, déclara Gauder, de ne pas jouer franc jeu. Cela pourrait vous coûter cher. Vous pensez bien que si nous n'étions pas au courant de bien des choses, nous ne vous poserions pas de telles questions en ce moment. Si vous voulez vous montrer raisonnable, nous allons jouer cartes sur table. J'ai comme une idée que ce sera de beaucoup préférable pour vous et pour nous... Pour vous surtout...

— Encore une fois, je vous jure que je ne sais rien.

— Eh bien! puisque vous ne voulez pas parler, c'est nous qui allons vous renseigner...

Marcia voulut encore crâner et répondit avec désinvolture :

— Je vous écoute!

Gauder alors rapporta exactement à la jeune femme les propos qu'elle avait échangés avec son amie la veille au soir.

Interloquée, troublée, la jeune femme pâlit, voulut d'abord essayer de nier, puis enfin, sentant que les deux inspecteurs se réjouissaient de sa confusion, elle se rendit compte que ce serait une bêtise et une maladresse de sa part que de vouloir continuer cette tactique.

Elle dit alors :

— Au fait, vous avez raison. j'aime mieux jouer franc jeu. C'est exact.

— Vous reconnaissez avoir tenu ces propos?

— Je le reconnais.

— Etes-vous disposée à nous les expliquer?

Marcia hésita quelques instants. Gauder crut bon d'insister :

— Remarquez d'ailleurs que reconnaître l'exactitude de ces paroles, c'est vous engager à en expliquer le sens. Vous ne pouvez plus reculer maintenant. Vous avez tout intérêt, je vous le répète, à parler loyalement et franchement. Ce nom de Faro désigne bien, n'est-ce pas, Mme Amélie Farémine?

— Oui.

— Il faut donc que nous sachions pourquoi vous avez été « malade de cette histoire de la pauvre Faro », ainsi que vous l'avez déclaré à votre amie, et quel est le « trafic » auquel vous avez fait allusion.

Marcia sembla se recueillir, très troublée, très impressionnée. Sentant qu'elle allait parler, les deux hommes respectaient son silence. Et tout à coup, elle commença d'une voix sourde, avec des paroles hachées :

— C'est effroyable... oui, c'est effroyable... et je vous jure qu'il y a de quoi en être malade! Quand je pense à ce qu'ils m'ont fait faire... Je me demande comment j'ai pu leur obéir! Oui, on était en train de jouer au baccara au Cercle des Orchidées... Il était peut-être onze heures du soir... ou peut-être onze heures et demie... quand on est en train de jouer, on ne sait jamais exactement l'heure qu'il est... Quelques-uns des joueurs faisaient allusion à une grosse partie qui avait eu lieu avant que je sois arrivée. On disait qu'une femme avait perdu une très grosse somme... Je ne sais pourquoi, j'avais tout de suite pensé à cette pauvre Faro...

— Elle y venait souvent, à ce Cercle?

— Oh! oui, très souvent... chaque fois qu'elle était à Paris, en somme... Et elle s'emballait toujours, elle faisait des différences formidables... Elle avait beau savoir que tout ne se passait pas le plus régulièrement du monde... Elle avait beau dire elle-même qu'on la prenait pour une poire, qu'on l'arrangeait...

Elle avait beau jurer chaque fois qu'elle en sortait qu'elle n'y remettrait plus jamais les pieds... Ah! bien ouiche! Aussitôt qu'elle revenait à Paris, elle n'avait rien de plus pressé que de revenir aux Orchidées... Nous lui disions parfois : « Faro, tu as tort de t'emballer ainsi! Si ça t'amuse, fais comme nous, viens y risquer quelques billets de cent francs, mais ne t'emballe pas comme tu le fais! » « C'est vrai, disait-elle, c'est idiot... » Mais on sait bien que serment de joueur ou serment d'ivrogne, c'est tout un!

Marcia s'interrompit un instant, puis, très émue, elle reprit :

— Cette pauvre Faro, tout de même! Je ne me doutais pas, lorsque nous sommes parties ensemble du Cercle des Orchidées, il y a quelques jours, que c'était la dernière fois que je la voyais! Et elle était si bonne fille, si serviable, si bonne camarade! Ah! les s..... qui ont fait le coup, j'espère bien qu'ils ne l'emporteront pas en paradis!

— Vous les connaissez?

— Mais non, je ne les connais pas! Autrement, vous pensez bien que je n'aurais pas attendu que vous m'interrogiez pour vous raconter l'histoire... Mais je n'en sais rien. hélas!

Gauder et Ronio parurent profondément déçus. Déjà, ils croyaient tenir le coupable et voici que les paroles de Marcia leur apportaient une désillusion profonde.

— Mais alors, dit Ronio, pourquoi faisiez-vous allusion tout à l'heure à quelque chose d'effroyable?

— Attendez, dit Marcia, vous allez voir! Vous allez voir si ce n'est pas effroyable ce qu'on a exigé de moi! Je ne sais pas encore comment j'ai eu le courage et la force de faire ce que j'ai fait! Donc, nous étions en train de jouer quand nous avons entendu, venant de la pièce à côté, le bruit d'une discussion très violente... Personne n'y faisait attention... parce que vous savez, les joueurs sont les joueurs, et ils ne s'occupent guère de ce qui se passe à côté d'eux. D'ailleurs, on était habitué aux Orchidées à ce qu'il y ait

un tas de discussions, d'histoires, de combines de toutes sortes... On ne s'en occupait plus! Vous me croirez si vous voulez, mais vous devez bien sentir à présent que je vous dis la vérité... donc vous me croirez si vous voulez, mais c'est à peine si on a entendu le coup de revolver qu'on a tiré dans la pièce à côté... Quelqu'un a dit : « Tiens, un coup de revolver! » Un autre a répondu : « Mais non, c'est un pneu qui a éclaté dans la rue... » Puis personne n'a plus rien dit et on a continué la partie.

— Ils ont le cœur solide, les joueurs, fit remarquer Ronio.

— Oui, dit Marcia. je le sais bien. Seulement, il faut reconnaître qu'il y avait une atmosphère bizarre. Plusieurs personnes allaient et venaient dans la pièce à côté, d'où tout à l'heure on avait entendu les discussions... C'était tout un remue-ménage inhabituel. On finissait par en être inquiet, gêné... On se regardait les uns les autres avec des drôles de figures... Chose curieuse, la partie s'en ressentait... J'ai fini par en éprouver une sorte d'angoisse, me disant qu'après tout il était bien possible que ce soit un coup de revolver que l'on ait entendu... Enfin, n'y tenant plus, j'ai quitté ma place, me disposant à partir. Pour mon malheur, avant de m'en aller, je suis passée au lavabo. J'ai rencontré le patron qui m'a prise par le bras en me disant : « Ne bouge pas, j'ai besoin de toi. Attends-moi... Je reviens. » En disant ces mots, il m'enferma à clef avant de passer dans la salle de jeu. Inutile de vous dire que je n'étais pas à la noce. Je n'y comprenais rien, mais je sentais qu'il se passait des choses pas ordinaires... J'ai attendu... Il fallait bien, puisque je ne pouvais pas sortir... J'ai bien attendu un quart d'heure, vingt minutes... Je vous jure que le temps m'a paru long! Puis il est revenu enfin en disant : « Enfin, ça y est, il n'y a plus personne! Ils ont été assez longs à comprendre qu'il fallait s'en aller! Ah! sacré bon Dieu de bonsoir, quelle sale affaire! Toi, la gosse, il faut que tu nous aides! On a besoin de toi! »

Marcia s'interrompit encore... Les deux inspecteurs l'écoutaient sans rien dire. Ils sentaient bien qu'ils n'avaient plus besoin de lui poser une question et qu'elle irait jusqu'au bout de son récit. D'une voix angoissée. elle reprit :

— Ah! si j'avais su ce qui m'attendait, je vous assure bien que j'aurais appelé au secours, que j'aurais fait n'importe quoi pour arriver à m'enfuir, mais que je ne serais pas restée là! Avec le patron, avec Lulu, comme nous l'appelons entre nous, j'ai traversé la salle de jeu qui était vide... et puis nous sommes arrivés dans la fameuse pièce... Vous dire quelle fut ma terreur en apercevant cette pauvre Faro étendue à terre, inerte, avec un filet de sang à la tempe... Je vivrais cent ans que je me souviendrais toujours de cette chose affreuse! Il y avait là un homme que je ne connaissais pas, que je ne me souviens pas avoir jamais vu... C'était une espèce de grand type très maigre, qui avait un peu les allures d'un Méphisto. Il n'a pas dit un mot. Je n'ai pas entendu le son de sa voix. Il s'est contenté de faire exactement ce que commandait Lulu, qui avait pris la direction des opérations, si l'on peut ainsi dire... « Voilà, me dit celui-ci, tu vas faire exactement ce que je vais te dire... D'ailleurs, sois tranquille, on ne te demandera pas grand'chose... » Je tremblais, j'étais plus morte que vive... Je claquais des dents... Lulu me dit encore : « Tiens-toi, la gosse, il ne s'agit pas de flancher ou de faire l'imbécile. Tu y es maintenant, il faut aller jusqu'au bout. » Qu'est-ce que vous vouliez que je fasse. seule avec ces deux hommes qui avaient l'air décidés à tout! Je n'en menais pas large, mais je sentais qu'il fallait aller jusqu'au bout, Lulu venait de me le dire. Il ajouta, en s'adressant à l'homme qui ne parlait pas : « Tout de même, ce qu'il faut être s..... pour venir faire un coup pareil chez moi! J'ai déjà assez d'ennuis avec la police sans qu'il m'arrive encore une histoire comme celle-là! » L'homme ne bronchait pas... « Allons, dit Lulu, aide-moi à la relever maintenant... » A eux deux, ils se

mirent en devoir de mettre debout la morte... Ils lui mirent son chapeau, réparèrent le désordre de sa toilette, rajustèrent sa fourrure... C'était effroyable et sinistre... Les yeux hagards de la malheureuse Faro avaient l'air de suivre les gestes de ceux qui, tout en la rhabillant, la maintenaient debout... Je ne sais si les deux hommes qui se livraient à ce lugubre travail étaient aussi impressionnés que moi... Ils ne bronchaient pas, voulaient n'avoir l'air de rien; mais à vrai dire, je crois qu'ils avaient leur compte! Une fois leur œuvre achevée, ils la contemplèrent... Ils serrèrent davantage la fourrure autour du cou de façon à cacher la bouche qui restait ouverte... L'ensemble alors leur parut à peu près normal. Chacun d'eux revêtit son chapeau et son pardessus, tandis que l'autre maintenait d'une poigne énergique le cadavre habillé. « Allez, file devant, me dit Lulu, et arrête un taxi en vitesse. » Je ne me le fis pas dire deux fois. Tout ce que je voulais, c'était de ne pas assister à la descente de l'escalier... Pourtant, quand j'eus fait arrêter un taxi devant la porte et que je vis arriver. semblant s'épauler tous les trois, les deux hommes encadrant la défunte Faro, je dus reconnaître que la manœuvre avait été fort bien exécutée. L'on eût dit simplement une femme qui s'appuyait sur ses deux compagnons... Nous montâmes tous quatre en taxi et pas un mot ne fut prononcé durant le trajet. Au moment d'arriver, Lulu me dit seulement : « Écoute-moi bien, la gosse, voilà tout ce qu'on te demande... Quand nous passerons devant la loge de la concierge, tu diras « Farémine » d'une voix aussi naturelle que possible. Mais, au lieu de monter avec nous — je suppose d'ailleurs que tu n'y tiens pas — tu t'arrangeras de façon à ce que la porte cochère fasse le même bruit que si elle se fermait, mais qu'elle ne se ferme pas. Tu resteras à côté de la porte entr'ouverte et tu nous attendras. » « Et si une personne vient pendant ce temps-là? » demandai-je. « Tu auras l'air tout simplement d'attendre quelqu'un, repartit Lulu. L'essentiel est que tu sois très

calme et que tu prennes l'air tout à fait naturel. Fais attention... Tout ce qu'on te demande, c'est d'avoir quelques minutes de sang-froid. Si tout se passe bien, dans cinq minutes, nous n'aurons plus besoin de toi et tu pourras te barrer. » C'est cette pensée qui m'a fait tenir le coup, comme disait Lulu. Les cinq minutes me parurent évidemment d'une longueur infernale... mais heureusement, j'en vis la fin sans que personne soit passé pendant ce temps... Lorsque Lulu et son lugubre compagnon revinrent, je ne leur dis pas un mot et je me sauvai comme une folle... Voilà, c'est tout ...Je ne sais pas autre chose et vous devez bien vous rendre compte que je vous ai dit là toute la vérité...

Tandis que Marcia, revivant le drame dont elle avait été l'involontaire témoin, cherchait à refréner son émotion, Gauder et Ronio se consultèrent du regard. Ils étaient bien d'accord et ne doutaient point que Marcia ne leur eût raconté exactement la scène à laquelle elle avait assisté. Ils se rendaient compte qu'ils ne pourraient tirer d'elle autre chose, puisque très évidemment elle ne savait rien d'autre.

Cependant, à présent que Marcia avait terminé son récit et que son émoi peu à peu s'apaisait, une inquiétude naissait en elle au sujet des conséquences que pouvaient avoir ses révélations. Apeurée, elle leva les yeux sur les deux hommes qui, silencieux, réfléchissaient et elle leur demanda d'une voix suppliante :

— Vous n'allez pas dire que c'est moi qui vous ai tout raconté! Lulu se vengerait de moi, j'en suis sûre, s'il apprenait jamais que c'est moi qui l'ai mis en cause! D'ailleurs, je suis bien certaine qu'il n'est pour rien dans cette histoire. Il a eu simplement la guigne que cela se soit passé chez lui et, plutôt que d'attirer l'attention sur sa maison, qui a déjà fait bien assez parler d'elle, il a préféré risquer cette combinaison.

— Votre ami Lulu n'aurait aucun ennui, affirma Gauder, si vous pouviez nous donner le nom de l'au-

tre bonhomme, celui qui, disiez-vous, ressemblait à un Méphisto.

— Je vous ai déjà dit que je l'ignorais, que je voyais cet homme pour la première fois.

— A aucun moment vous ne l'avez entendu appeler par son nom, ou même par son prénom?

— A aucun moment. Lulu n'a pas une seule fois dit son nom. D'ailleurs, il n'a pas prononcé d'autres paroles que celles que je vous ai rapportées très fidèlement. Vous comprenez bien qu'elles sont restées gravées dans ma mémoire!... Enfin Marcia s'en fut, craintive et mal rassurée, malgré les promesses que lui avaient faites les deux inspecteurs. Lulu saurait bien que c'était elle qui avait parlé, puisqu'elle était seule à avoir assisté à la scène macabre. Elle était à la fois craintive et pleine de scrupules... En somme, Lulu n'était-il pas un camarade qui avait eu confiance en elle? De quel droit l'avait-elle trahi? Si le malheureux était impliqué dans cette affaire et soupçonné d'avoir été complice de ce crime, Marcia ne se le reprocherait-elle pas toute sa vie, d'autant plus qu'elle savait bien que Lulu n'était coupable que d'avoir imaginé cette macabre mise en scène...

Hésitante, envahie de remords, la jeune femme s'en fut au hasard, incapable de prendre une résolution...

X

MI-FIGUE, MI-RAISIN

— Enfin, disait Fred Dalvi à son ami Bobby, moi je voudrais bien qu'on en finisse avec cette maudite affaire d'assassinat! La vie n'est plus tenable dans ces conditions! Au début, je ne m'en suis pas préoccupé et je rigolais quand ma concierge, par exemple, tentait de me tendre des pièges afin de me faire avouer que c'était moi l'assassin! Mais maintenant j'en ai assez de lire une sorte de réprobation sur tous les visages! Les gens ont l'air de se demander pourquoi je ne suis pas encore en prison.

— Voilà ce que c'est, conclut Bobby, goguenard, d'avoir une excellente réputation! Je t'avoue, pour te parler franchement, que moi aussi j'ai cru que tu avais ta part de collaboration dans le drame!

— Charmant, murmura Fred. Au moins, toi, tu ne vous l'envoies pas dire!

— Tu comprends bien qu'on se connaît, tous les deux, et qu'on sait bien de quoi on est capables l'un et l'autre! Entre nous, je trouvais même, étant donné tout le mystère qui régnait dans l'aventure, que la chose avait été exécutée de main de maître!

— Enfin, tout de même, s'écria Fred, tu t'imagines

que j'aurais été assez ballot pour faire un pareil travail à domicile, dans ma propre maison! Tu ne m'as pas regardé!

Bobby regarda son interlocuteur bien en face, les yeux dans les yeux, et dit :

— Certaines maladresses peuvent justement passer pour le fin du fin!

— Ah! bon, dit Fred, cela veut dire que tu t'obstines à me considérer comme le coupable! Eh! bien, ma foi, je m'en fous! Pense donc tout ce que tu voudras.

— C'est bien ce que je fais, grogna l'autre. Je ne te demanderai pas la permission pour avoir telle ou telle opinion et même pour juger que ce n'est pas très chic, quand il y a une occasion pareille, une affaire de tout repos à exécuter, de la traiter seul et de négliger celui avec qui l'on travaille habituellement.

Fred Dalvi partit alors d'un grand éclat de rire et s'exclama :

— Alors celle-là, en vérité, elle est bien bonne! Elle est encore meilleure que je n'aurais pu l'imaginer! Tu me fais des reproches à présent de ne pas t'avoir invité dans la combine!

— Parfaitement!

— Et tu es persuadé que c'est moi qui ai fait le coup?

— Qui veux-tu que ce soit? Tu me prends pour un enfant peut-être! Mais tu peux être tranquille, je te revaudrai ça!

— Ma parole, tu es superbe!

— C'est possible, mais je ne voudrais pas non seulement que tu me laisses tomber quand il y a une bonne combine, mais encore que tu me prennes pour un ballot par-dessus le marché!

Fred haussa les épaules et un silence tomba entre les deux hommes qui s'en allaient de compagnie sur les boulevards extérieurs au moment de la tombée de la nuit. Brusquement Bobby s'arrêta et, d'une voix âpre, violente, demanda :

— Assez de chichis! Parlons net! Combien cela t'a-t-il rapporté?

Alors Fred Dalvi, mi-blagueur, mi-sérieux, finit par dire :

— Eh bien, puisque tu y tiens absolument à ce que cela soit moi l'auteur de la combine, je ne veux pas, mon vieux, te contrarier plus longtemps! Et si tu veux savoir combien cela m'a rapporté, je te dirai que cela m'a rapporté suffisamment pour me retirer des affaires, puisque, par-dessus le marché, je m'en vais épouser Hélène Persambot aussitôt que son divorce d'avec Marc aura été prononcé.

— Coup double! Mes compliments! Mais je te le répète, dans ce cas-là, on invite les copains!

Et toujours mi-figue, mi-raisin, d'un ton imperturbable, Fred ajouta :

— La prochaine fois, je te promets, mon vieux, de penser à toi.

Les deux hommes continuèrent leur marche côte à côte, s'observant avec la méfiance de deux ennemis irréconciliables, en ayant l'air d'être les meilleurs copains du monde.

— Mes compliments, fit Bobby avec un sourire perfide. C'est du beau travail!

— Pour être ballot, s'écria Fred, on peut dire tout de même que tu as ton compte! Est-ce que tu t'imagines par hasard que si j'avais réussi un coup semblable, je serais assez bête pour tout compromettre en venant bénévolement te le raconter! Si je voulais être sûr d'être cueilli bien délicatement demain ou après-demain et mis à l'ombre pour le restant de mes jours, je n'aurais pas besoin d'agir autrement!

Bobby s'arrêta, regarda son compagnon avec mépris, puis, le prenant par le bras dans un geste qui voulait être cordial, dit avec humour :

— Dire que tu seras toujours le même, que tu prendras toujours tout au sérieux et que jamais tu ne pourras comprendre la plaisanterie!

XI

COMPLICATIONS...

Lorsque le directeur du Cercle des Orchidées, Lucien Maret, dit Lulu, vit arriver Marcia chez lui, il fut pris immédiatement d'une inquiétude et ceci d'autant plus que la jeune femme avait un visage de circonstance.

— Que se passe-t-il? lui demanda-t-il. Qu'est-ce qui t'arrive pour que tu aies ce visage révolutionné?

— Ecoute, Lulu, je te jure que ce n'est pas de ma faute!

— Quoi? Qu'est-ce qui n'est pas de ta faute?

Et tout à trac, Marcia lâcha :

— On m'a fait venir à la police! Ils étaient au courant de tout!

— Au courant de quoi?

— Eh! bien, de l'histoire Farémine.

— Et qu'est-ce que tu as dit? Je pense que tu as nié jusqu'au bout!

— Comment voulais-tu que je fasse? Bien sûr que j'ai d'abord essayé de nier... Mais je te dis qu'ils savaient tout!

— Tout? Quoi? Qu'est-ce qu'ils savaient?

— Qu'on avait raccompagné chez elle la pauvre Faro.

— Et comment pouvaient-ils le savoir?

— Ils ont surpris des propos qui leur ont paru bizarres au Cercle, avant-hier... Ils ont pris leurs renseignements, ont obtenu mon adresse, je ne sais comment... Il a bien fallu que je dise la vérité. Autrement ç'aurait été beaucoup plus grave.

— Et qu'est-ce que tu as dit exactement?

— J'ai raconté ce qui s'est passé.

— Eh! bien, fit Lulu, nous voilà propres!

— Tu n'as qu'une chose à faire, Lulu, dit Marcia, et c'est pour cela que je viens te trouver. Il faut que tu ailles immédiatement chez le juge d'instruction et que tu fasses ta déclaration, que tu racontes exactement toute l'histoire...

— Raconter toute l'histoire! Mais je serais bien embarrassé pour la raconter! Je ne suis arrivé que lorsque le coup de revolver avait déjà été tiré. Faro venait de tomber raide morte!

— Et c'est le type que j'ai vu qui l'avait tuée?

— Mais non! Le meurtrier s'était déjà défilé. Le bonhomme que tu as vu est simplement un malheureux croupier qui venait me proposer ses services et qui est entré dans la pièce en même temps que moi, au moment où l'assassin venait de sauter par la fenêtre!

— Et vous n'avez pas couru après lui?

— Tu penses bien que si! Mais il était déjà loin! Il ne nous avait pas attendus! C'est alors que j'ai trouvé la situation si compliquée, que j'ai décidé d'aller reconduire cette pauvre Faro chez elle! Ai-je eu tort? Ai-je eu raison? Ce n'est pas le moment d'en discuter! L'avenir le dira! J'ai risqué le tout pour le tout! Et en somme cela a bien failli réussir! Il a fallu un malencontreux hasard pour que la police soit au courant de l'histoire! Enfin cela ne sera pas plus compliqué de s'expliquer aujourd'hui que cela l'aurait été le jour même du crime. Que l'on ait trouvé Faro assassinée chez moi, ou bien que je sois forcé de raconter comment je l'ai transportée chez elle, c'est à peu près la même chose! J'aurais été

soupçonné, comme je vais l'être sans doute à présent! Tant pis! Arrivera ce qui arrivera! On va essayer de se défendre!

— Mon pauvre Lulu, ne put s'empêcher de dire Marcia. Si tu veux, nous irons ensemble chez le juge d'instruction? Et si tu veux mon avis, je crois que le mieux serait d'y aller immédiatement, de ne pas perdre une minute.

— Oui, peut-être.

— On ferait mieux sans doute de commencer par s'adresser aux deux inspecteurs qui viennent de m'interroger...

— Attends, fit Lulu, ne te presse pas. Il faut d'abord tomber bien d'accord, de façon à ce que, si l'on nous interroge séparément, nous disions exactement les mêmes choses.

— Cela, fit Marcia, ce n'est pas difficile, puisqu'il n'y a qu'à dire exactement la façon dont les choses se sont passées.

— Nous sommes d'accord; mais tu vois bien que tu as déjà dit quelque chose d'inexact, puisque tu croyais que c'était le type qui était avec nous qui était l'assassin!

— Il avait bien une tête à ça, d'ailleurs. Je n'ai jamais vu un visage aussi sinistre!

— Pauvre type, fit Lulu. Tu vois comme il aurait pu être récompensé de m'avoir prêté son concours! Si tu l'avais rencontré, tu l'aurais carrément accusé.

— Ah! ça, sûrement, fit la jeune femme. J'étais persuadée que c'était lui qui avait tué la pauvre Faro.

— Et ce malheureux type n'en sait pas plus que moi. Il était dans mon bureau avec moi et nous sommes entrés ensemble dans la pièce au moment où le coup de revolver venait d'être tiré.

— C'est effrayant, fit Marcia. Et tu n'as aucune idée au sujet de l'identité du meurtrier?

— Aucune idée? Si, j'en ai bien une, une idée. Mais ce n'est qu'une idée, une présomption qui ne repose sur rien de précis! Et tu vois bien qu'on peut

trop facilement être induit en erreur pour prononcer un nom au hasard! On n'a pas le droit!

— Et ton idée? Quelle est-elle?

— Non, tu auras beau faire, je ne dirai rien, parce que je considère que dans un cas pareil on ne peut rien suggérer sans en être sûr. Et fais bien attention, si on t'interroge de nouveau, tu n'as rien à dire à ce sujet. Je vais déjà avoir bien assez de peine à expliquer cette histoire extravagante et qui est pourtant vraie. Ah! ce que je regrette maintenant de ne pas avoir été prévenir de suite la police de ce qui venait de se passer chez moi!

— Evidemment, mon pauvre Lulu, ç'aurait été plus simple et plus prudent.

— Plus prudent, peut-être, mais plus simple, certainement non. Tu comprends que j'ai déjà eu assez d'histoires de toutes sortes aux Orchidées! Si j'avais été prévenir la police qu'il y avait eu quelqu'un de tué chez moi, tu peux penser si on m'aurait bien reçu! Espérons que ce sera au contraire plus facile à expliquer ainsi!

— Espérons-le!

— En tous cas, mon cercle des Orchidées est mort lui aussi, comme la pauvre Faro! Je crois que je ferai bien de fermer ses portes pour l'instant.

— C'est dommage!

— On les rouvrira un peu plus tard, dans un autre local et sous un autre titre! Il renaîtra de ses cendres, ainsi que cela lui est arrivé déjà plusieurs fois au cours de son existence! En attendant, viens, allons essayer de débrouiller ces complications.

XII

DOULOUREUX SOUPÇONS

Ainsi qu'on peut le supposer, l'interrogatoire de Lulu avait été long et hérissé de difficultés de toutes sortes. A plusieurs reprises, on avait mis en doute ses paroles et on avait été sur le point de l'inculper d'assassinat. L'un de ses meilleurs arguments avait été le fait qu'il n'avait aucun intérêt à tuer une cliente qui était l'une des meilleures de sa maison, ce qui, en l'occurrence, eût été de sa part tuer la poule aux œufs d'or.

Finalement sa sincérité avait fini par convaincre les inspecteurs, puis le juge d'instruction et on l'avait laissé partir sans retenir contre lui d'autre délit que celui d'exploitation d'une maison de jeu clandestine. On avait obtenu de lui la promesse formelle qu'il ne rouvrirait pas le Cercle des Orchidées, promesse qu'il avait faite sans arrière-pensée, pensant qu'il en serait quitte pour disparaître pendant quelque temps, puis trouver ensuite un autre titre et un autre local.

Toutefois, si l'énigme commençait à s'éclaircir quelque peu et si le mystère de ce crime devenait un peu moins lourd, le criminel demeurait toujours

inconnu. L'on n'avait toujours à son sujet aucune donnée et l'on voyait le moment où on allait être obligé de terminer l'affaire par un non-lieu, malgré les efforts inlassables des deux inspecteurs Gauder et Ronio qui avaient pris à cœur leur tâche et ne se décourageaient pas.

Ronio, peu à peu, avait fini par communiquer à son compagnon sa conviction concernant la culpabilité de Marc Persambot, et l'on recherchait celui-ci activement. D'après Ronio, les charges les plus graves pesaient sur lui, charges qui s'aggravaient de ce que le musicien disposait précisément d'une heure de liberté à l'heure même où le crime avait été commis. De plus, l'on savait qu'un chèque de quinze mille francs avait été touché le lendemain de l'assassinat par un homme dont le signalement répondait de point en point à celui de Marc. Le faux nom et la fausse adresse qu'il avait donnés étaient une preuve de plus contre lui.

La culpabilité de Marc répondait à ce principe absolu en matière d'enquête criminelle, à savoir que le coupable est celui à qui le forfait a profité. *Is fecit cui prodest.* Sa fuite d'ailleurs venait renforcer encore tous les arguments dont Ronio se servait contre lui.

Par ailleurs, Hélène n'essayait même plus de défendre celui qui avait été son époux. Elle était convaincue, elle aussi, au fond d'elle-même, que Marc était le meurtrier.

Il y avait une chose plus dramatique encore, c'était que la pauvre petite Lirza, en lisant les journaux qui exposaient la thèse de Ronio, finissait par se demander si Marc en réalité n'était pas coupable. Malgré toute la confiance qu'elle éprouvait pour lui, malgré l'influence qu'il avait toujours sur elle, il y avait des jours où sa foi était ébranlée. Pour elle, la lecture des journaux était le plus affreux des supplices et Marc s'en rendait compte. Il n'essayait même pas de les soustraire à sa curiosité, mais il lui disait simplement :

— Lirza, tu me fais beaucoup de peine de t'obstiner à lire toutes les élucubrations qu'on écrit au sujet de cette triste histoire. Je t'en supplie, laisse tout cela tranquille. C'est un drame affreux, je le reconnais, mais nous n'y pouvons rien, hélas!

Et Lirza passait par des alternatives de confiance et de désespoir...

Un jour, comme la pauvre petite ouvrait le journal qui venait d'arriver, avec ce mélange d'espoir et d'appréhension qui se partageaient son esprit, elle poussa soudain un cri!

— Qu'y a-t-il? s'écria Marc effrayé.

Lirza pouvait à peine parler et suffoquait presque d'émotion...

— Tiens... lis... lis... dit-elle en tendant le journal à Marc.

Celui-ci, intrigué, saisit la feuille que son amie lui donnait et lut :

« ...On vient d'arriver enfin à identifier le meurtrier de Mme Amélie Farémine qui, on s'en souvient, avait été assassinée dans des conditions des plus mystérieuses. On l'avait trouvée morte, dans sa chambre, la tempe gauche trouée d'une balle, sans qu'aucun vol n'ait été commis et sans qu'aucune serrure n'ait été fracturée dans l'appartement qu'elle occupait.

« Dans cette affaire qui, depuis le début, avait gardé son mystère en entier, on peut affirmer que tout s'est passé d'une façon extraordinaire. La victime, en effet, n'a pas été tuée dans sa chambre, mais dans un cercle clandestin où elle avait eu une grave discussion d'intérêt avec un homme qui n'avait rien trouvé de mieux que de clore la discussion en assassinant froidement son interlocutrice d'un coup de revolver dans la tempe.

« Après avoir commis son crime, il s'était sauvé assez rapidement pour que personne n'ait pu l'apercevoir et lorsque le directeur du Cercle des Orchi-

dées, alerté par le coup de revolver, était entré dans la pièce, il n'avait plus trouvé qu'un cadavre.

« Le malheureux directeur, affolé par le drame qui venait de se passer chez lui et ne désirant point au surplus attirer l'attention sur son établissement clandestin, n'avait rien trouvé de mieux que de transporter la victime chez elle avec l'aide d'un ami et d'une femme.

« On peut juger de ce qu'avait dû être la surprise du criminel lorsqu'on avait découvert Mme Amélie Farémine morte dans sa chambre, alors qu'il l'avait tuée au Cercle des Orchidées! Dans les choses les plus dramatiques, il y a des instants comiques!

« En tous cas, le meurtrier avait si bien échappé à toutes les investigations de la police qu'il n'aurait sans doute jamais été identifié si une feuille de papier restée sur une table dans la pièce du drame, au Cercle des Orchidées, n'avait porté ses empreintes. Comme le misérable était de ceux qui, ayant eu souvent affaire à la justice, possèdent un fichier en règle, avec leurs empreintes digitales, on parvint à l'identifier d'une façon certaine.

« Le meurtrier est un nommé Fred Dalvi, qui demeurait dans la même maison et sur le même palier que sa malheureuse victime. Il a d'ailleurs fait des aveux complets et a raconté, avec une sorte de vantardise, qu'il était arrivé à soustraire à la malheureuse femme, en deux ans, des sommes qui n'atteignaient pas moins de cinq cent mille francs. C'est lorsqu'il avait compris qu'elle était irrévocablement décidée à porter plainte contre lui qu'il l'avait froidement abattue.

« Détail qui prouve le cynisme du meurtrier : il avait pu gagner toute la confiance de la filleule de celle qu'il avait assassinée et qui était en même temps son héritière, et il devait prochainement convoler avec elle en justes noces!... »

Lirza se jeta dans les bras de Marc dès qu'il eut terminé sa lecture et, tout en pleurant de joie et

d'émotion, lui demanda pardon d'avoir été de temps à autre effleurée par un soupçon dont elle ne parvenait pas à se défendre.

Marc la serra passionnément contre lui en disant :

— Ne parlons plus de tout cela, va, ma gosse! Ne pensons plus qu'à notre bonheur et tâchons de trouver un bel engagement pour rattraper le temps perdu! Quant à cette pauvre Hélène, elle peut bien se dire qu'elle l'a échappé belle. Elle n'aurait sûrement pas manqué d'y passer à son tour si elle avait épousé ce monstre!

FIN

Pour paraître jeudi prochain :

La mort au téléphone

ROMAN POLICIER INEDIT

par JEAN LAURENT

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 30-6-36

VOUS qui rêvez de voyages :

LE GRAND NORD
LES PAMPAS
LES FORÊTS ÉQUATORIALES
LES GRANDS DÉSERTS
L'INDE MYSTÉRIEUSE, etc...

VOUS LIVRERONT LEURS SECRETS SI VOUS LISEZ.. **TOUS LES MERCREDIS**

LE PETIT ROMAN D'AVENTURES

0fr.25 LE ROMAN COMPLET

Chez TOUS les MARCHANDS de JOURNAUX

Vous y trouverez des héros qui accompliront des prouesses vertigineuses sur TERRE, sur MER et dans les AIRS.

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS
9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14e)
Il n'est pas fait d'envoi contre remboursi

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge
(*Made in France*)